

Anniversaire du LABRRI

Actes de colloque

Sous la direction de
Anthony Grégoire
Maude Arsenault
et Isabelle Comtois

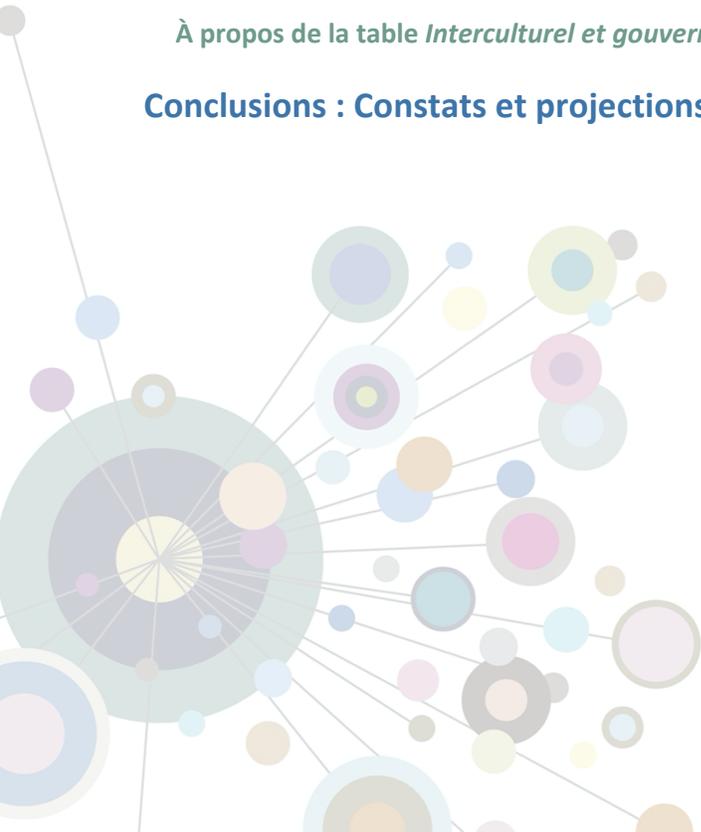
Anthony Grégoire, Maude Arsenault, et Isabelle Comtois (éditeurs)
Laboratoire de recherche en relations interculturelles (LABRRI)

Département d'anthropologie

Université de Montréal
©novembre 2022

Table des matières

Avant-propos : 10 ans de recherche en interculturel.....	i
Introduction	1
Tables rondes	7
Table ronde 1 : Le savoir interculturel	8
Table ronde 2 : Interculturel et société.....	20
Table ronde 3 : Interculturel et gouvernance.....	32
Table ronde 4 : Interculturel et justice sociale	42
La relève en interculturel : Discours de Anthony Grégoire	55
Mot de la fin : Lomomba Emongo	58
Commentaires critiques	63
Commentaire sur un postulat affirmant un surinvestissement de temps de 40 % pour les professionnels intervenant dans des quartiers et arrondissements pluriethniques	64
À propos de la table <i>Interculturel et gouvernance</i>	67
Conclusions : Constats et projections.....	70





Avant-propos : 10 ans de recherche en interculturel

Isabelle Comtois, Maude Arsenault et Anthony Grégoire

Le Laboratoire de recherche en relations interculturelles (LABRRI) a tenu un colloque le 15 décembre 2021 pour célébrer son 10^e anniversaire d'activités et d'effervescence. Aujourd'hui, le LABRRI compte sur l'implication d'une trentaine de chercheur.se.s et d'étudiant.e.s dont les travaux rayonnent tant sur la scène locale qu'internationale. Il mise également sur la participation de membres des secteurs communautaires, municipaux et universitaires impliqués dans les champs de la recherche et de l'intervention interculturelles. Ce colloque tenait à souligner le cheminement du LABRRI à travers une série de réflexions sur les chemins parcourus et à venir de l'interculturel, ainsi que sur sa relève. Ces actes sont une trace de ces réflexions collectives mises de l'avant par les participant.e.s. Avant de vous les présenter, nous souhaitons revenir sur quelques éléments fondateurs de la pensée interculturelle du LABRRI.

Au Québec, nous pouvons relever trois registres du terme « interculturel ». D'abord, il fait référence à un fait social complexe impliquant une pluralité de pratiques, valeurs et croyances qui émergent à l'occasion d'une rencontre de personnes venant d'horizons

culturels différents (Gratton, 2009)¹. Souscrivant au principe du pluralisme, l'interculturel s'inscrit également dans un modèle politique d'intégration des personnes immigrantes ou d'aménagement de la diversité (Rocher et White, 2014; Bouchard, 2010)². Souvent placé en opposition au multiculturalisme canadien, l'interculturalisme québécois s'inscrit dans les politiques d'immigration, sans pour autant faire l'objet d'une politique officielle. Finalement, le terme « interculturel » renvoie à une orientation épistémologique qui se caractérise par le souci d'autrui à travers une éthique relationnelle, l'humilité face à la complexité de l'Autre, et la reconnaissance de la nature coproduite de tout savoir (White, 2014)³.

Selon White et Emongo⁴, l'interculturel que nous retrouvons dans l'expression « relations interculturelles », sous forme d'adjectif ou de substantif, ne se suffit d'aucun questionnement. Selon les auteurs, le mot suggère en lui-même un espace incompressible où les cultures et les traditions s'interpénètrent, s'appellent et se répondent constamment, se fécondent mutuellement et quotidiennement via la rencontre des personnes, ou encore s'opposent. En ce sens, le mot transcende tout questionnement le concernant. Pour le dire autrement, toute compréhension du mot étant située dans une culture donnée se trouve d'ores et déjà dépassée par la possibilité d'une nouvelle compréhension du mot dans une autre culture. Ainsi, le mot se présente en tant que « mythe émergent » qui nous saisit en même temps que nous tentons de le saisir.

C'est donc en tenant compte de l'impossibilité de domestiquer le mot « interculturel » et à domicilier confortablement l'approche des relations interculturelles que le LABRRI a été mis sur pied, à la suite d'une série de rencontres entre Bob White, Lomomba Emongo et

¹ Gratton, Danielle (2009). *L'interculturel pour tous : Une initiation à la communication pour le troisième millénaire*. Montréal : Éditions Saint-Martin.

² Rocher, François, & White, Bob. W. (2014). « L'interculturalisme québécois dans le contexte du multiculturalisme canadien ». *Étude IRPP*, 49(Novembre), 1-42.; Bouchard, Gérard (2010). « What is interculturalism ». Dans *McGill Law Journal* 56(2) : 435-68.

³ White, Bob W. (2014). « Quel métier pour l'interculturalisme au Québec? ». Dans *L'interculturel au Québec : rencontres historiques et enjeux politiques*, 21-44. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

⁴ White, Bob et Emongo, Lomomba. <http://labrri.net/vision-du-laboratoire/>



Danielle Gratton, en 2010, dans le but de faire avancer la réflexion sur les enjeux quotidiens des relations interculturelles dans le contexte d'un pluralisme culturel grandissant dans les sociétés contemporaines. Aujourd'hui, les travaux des chercheur.e.s impliqué.e.s au LABRRI se veulent à l'intersection entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée se déployant en cinq axes : épistémologies de l'interculturel; politiques publiques et cadres de références; dynamiques de cohabitation; intervention et enjeux organisationnels et représentations sociales et médiatiques. De plus, l'équipe accorde une attention particulière à l'implication des différents acteurs sociaux concernés, ainsi qu'au développement des compétences interculturelles qui transforment les personnes et les institutions, tant publiques et privées que communautaires. Enfin, par ses programmes de recherche, d'enseignement et d'expertise, le LABRRI espère apporter une contribution significative à ce que nous osons d'ores et déjà appeler un « courant interculturel » en sciences humaines et sociales.

Ainsi, depuis 10 ans, le LABRRI fait avancer la pensée interculturelle au Québec, notamment à l'aide du partenariat « Montréal ville interculturelle », créé en 2011 et financé en 2012 par le CRSH (« Vers une ville interculturelle », 2012-2015). Ce partenariat réunit une douzaine de partenaires communautaires, municipaux et universitaires travaillant activement à la documentation, l'analyse et la promotion des pratiques interculturelles à Montréal. En 2014, le LABRRI publie sa première monographie aux Presses de l'Université de Montréal : *L'interculturel au Québec : Rencontres historiques et enjeux politiques*. En 2016, le LABRRI effectue une réorganisation de sa structure et obtient un financement du Fonds Canadien pour l'Innovation (FCI) pour la création d'une plateforme d'étude et de recherche en relation interculturelle (PERRI) qui constituera à terme l'une des plus grandes bases de données en relations interculturelles. En 2017, un nouveau financement dans le cadre des programmes de développement de partenariat du CRSH (« Cohabitation citoyenne et nouvelles formes d'appartenance », 2017-2021) est octroyé au LABRRI pour le développement du partenariat « Montréal ville interculturelle ». Enfin, en 2019, c'est un autre financement octroyé par le CRSH qui permet au LABRRI de se pencher sur la cohabitation à l'ère de la super-diversité et de mettre au point ses ateliers



de situations interculturelles qui sont maintenant suivies dans plusieurs grandes villes du Québec (« Dynamiques de cohabitation à l'ère de la superdiversité », 2019-2023).

Au Québec, la recherche en interculturel s'impose de plus en plus, et force est de constater que le LABRRI y joue un rôle prédominant, notamment grâce à tout le potentiel d'exploitation et de partage des travaux menés par ses membres et partenaires. Depuis les 10 dernières années, la production des membres du laboratoire est impressionnante : 15 monographies, 3 volumes édités, plus de 110 articles, plus de 70 chapitres de livre, et près d'une trentaine de rapports de recherche. Au total, le LABRRI totalise plus de 6 000 000\$ en subventions et financements pour divers projets de recherche! Enfin, dans un futur tout près de nous, le PERRI deviendra non seulement un catalyseur des réflexions entamées au sein de l'équipe, mais deviendra aussi un point tournant dans la recherche en interculturel en permettant de transcender les différences entre les différents courants pluralistes.

Le 10e anniversaire du LABRRI a ainsi été organisé dans l'esprit d'ouvrir un espace de discussion pour donner la parole à tous les milieux impliqués dans la recherche en interculturel à Montréal, voire au Québec. Pour ce faire, quatre tables rondes ont été organisées autour de thématiques différentes. Chaque table était composée de membres pouvant représenter les milieux institutionnel, communautaire et universitaire. Comme le colloque voulait également poser une réflexion sur la relève en interculturel, le milieu universitaire a été représenté par des étudiant.e.s du LABRRI.

Évidemment, rédiger des actes de colloque demande de faire des choix éditoriaux. Pour les présents, nous avons convenu d'adopter une formule originale qui nous a permis de conserver tout le caractère organique de l'événement, notamment grâce à la conservation de la structure par verbatims des présentations. Quelques libertés et ajustements ont été pris afin d'obtenir un rendu clair et suivi, mais sans plus; la parole écrite est donc pleinement celle des présentateurs.trices. Les questions du public ont été posées via l'application mobile *Slido*. Afin de conserver le dynamisme des échanges entre les participant.e.s et les conférencier.ère.s, nous avons décidé de reproduire dans les actes les questions du public telles qu'elles ont été posées aux participant.e.s par Bob White,



responsable de ce volet de l'animation. Quelques éléments d'analyse sont aussi présentés en introduction de chaque table afin de permettre une meilleure compréhension des enjeux visés par les questions retenues pour l'événement. Des commentaires critiques se trouvent en fin d'ouvrage afin de donner aussi la parole aux étudiant.e.s sur les questions abordées. Enfin, nous avons opté pour une conclusion globale sur le colloque afin d'ouvrir la réflexion aux questions intéressantes soulevées dans les échanges et qui nous semblaient importantes pour la suite de la recherche en interculturel au Québec.

Finalement, nous remercions vivement Rachida Azdouz, psychologue, chercheuse, autrice et membre du laboratoire, qui a chaleureusement animé l'événement. Nous aimerions également remercier toutes les personnes qui y ont assisté.





Introduction

Bob W. White et Rachida Azdouz

Bob W. White :

En tant que directeur du LABRRI, j'ai de la difficulté à croire que cela fait 10 ans depuis que nous avons eu l'idée de mettre sur pied un groupe de recherche sur l'interculturel. On n'avait pas encore trouvé le nom « LABRRI » ou l'idée d'un laboratoire. Honnêtement, on ne savait pas exactement comment faire pour nommer l'interculturel. Dix ans plus tard, je ne sais pas si c'est plus facile de nommer l'interculturel... (rires). Pour moi, le LABRRI a été au départ une série de préoccupations. La préoccupation de la perte de ce savoir déjà fort présent au Québec à la suite de la fermeture de l'Institut interculturel de Montréal et de l'importante influence de nos collègues Kalpana Das et Robert Vachon – ce dernier qu'on a perdu récemment, malheureusement. Conjugée à la fin des activités du Conseil des relations interculturelles, on s'est dit : « mais il n'y a plus de foyer pour l'interculturel, comme il y avait depuis plusieurs décennies ».

Alors on a eu l'idée de faire cela à l'Université de Montréal et de créer un espace protégé pour ceux qui ne peuvent pas faire de l'interculturel ailleurs. Dans le titre du laboratoire, vous avez l'idée d'un « abri ». Ce n'est pas tout le monde qui le sait, mais l'acronyme a été choisi parce qu'il connotait cette idée que pour les gens qui ont cette façon de penser,

cette façon de voir le monde – parce que c’est vraiment une façon de voir le monde – qu’ils seraient bien chez nous. On espère avoir créé, puis nourri cet abri.

On sait très bien qu’il y a beaucoup de préjugés sur l’interculturel. On entend dire que l’interculturel, c’est essentialiste, c’est utilitariste, c’est nationaliste, c’est utopiste. Puis, comme tous les préjugés, tous les stéréotypes, il y a parfois des graines de vérité dans ces idées-là. On s’est préoccupé de l’image qui circulait sur l’interculturel et donc, on a commencé à poser une série de questions. Pour moi, le LABRRI, c’est un espace où on pose des questions :

Premièrement, comment définir l’interculturel? C’est une question éternelle, un « work in progress », et on assume.

Deuxièmement, quel est le cadre qu’on doit utiliser pour comprendre et pour expliquer l’interculturel? Elle n’est pas moins difficile, mais je considère que nous avons fait des avancées à ce niveau.

Troisièmement, question fétiche du laboratoire : comment nommer les différences sans renforcer les préjugés? C’est au moins une question qui n’a pas de réponse, mais on la pose constamment parce que c’est à travers cette injonction paradoxale qu’on peut s’assurer de faire de l’interculturel avec une vision critique.

Pour moi, le LABRRI, c’est aussi une série de propositions. Je vais en nommer trois parce que, comme vous savez, j’aime les « 3 ». Premièrement, on ne peut pas réduire l’interculturel à l’immigration; l’interculturel concerne toute la société, toutes les communautés et toutes les personnes, indépendamment des origines. Cela inclut les personnes issues de l’immigration, mais va au-delà de l’immigration. Deuxièmement, l’interculturel, même s’il est maintenant mobilisé dans la vie des politiques publiques, va au-delà des politiques. C’est quelque chose d’organique; c’est une façon de voir le monde qui se base sur une éthique relationnelle et sur une posture d’humilité profonde. Finalement, et là il s’agit d’une « découverte » par les échanges entre les membres du labo,



l'interculturel est lui-même « culturel », dans le sens où l'interculturel existe partout, dans toutes les sociétés, mais qu'il ne prend jamais exactement la même forme.

Le LABRRI, pour moi c'est des questions et des propositions, mais c'est surtout une série de rencontres, et je voulais juste passer par quatre ou cinq rencontres qui ont été vraiment marquantes pour moi. Premièrement, dans un café sur le boulevard Taschereau avec mon ami Emongo où on discutait de l'avenir de l'interculturel au Québec. Et puis on s'est dit qu'on devrait créer un groupe de recherche. Cela s'est passé à Brossard – et Brossard, en passant, c'est la ville la plus diversifiée du Canada, donc ce n'est peut-être pas pour rien. Deuxième rencontre, c'est lors d'un colloque sur l'intersubjectivité et la démarche ethnographie sur la rue Fairmount, à Montréal, où j'ai rencontré Danielle Gratton pour la première fois. Nous avons discuté du rapport entre l'anthropologie et l'interculturel et elle a ajouté : « Je suis convaincue que l'anthropologie a besoin de l'interculturel ». Elle a dit cette phrase-là et, dix ans plus tard, je continue à m'inspirer de ce constat. Ensuite, Emongo, Danielle et moi, on se retrouve dans un parc sur la rue Laurier, et on se dit : « Mais, c'est horrible l'impact de la Commission Bouchard-Taylor sur les dynamiques interculturelles au Québec. On devrait écrire un livre! », et l'idée pour notre première publication est née.

Ensuite, dans un bureau sur le boulevard Maisonneuve, avec notre collègue Jessica Dubé – qui ne pouvait malheureusement pas être avec nous [aujourd'hui], parce qu'elle est en train de produire une vraie beauté d'enfant qui va arriver dans quelques jours, je pense. J'avais posé la question : « On essaie de penser à l'organisation du labo... ». Elle a répondu : « Bob, vous n'avez pas d'organisation »... heureusement qu'elle a été là. Pour nous aider à voir plus clair. Finalement, dans une salle de réunion au rez-de-chaussée du pavillon Lionel-Groulx de l'Université de Montréal où les étudiant.e.s se réunissent, un peu timides, mais en posture de revendication pour me dire qu'il y avait un problème au laboratoire : « On ne sait pas comment définir l'interculturel ». C'est la première fois que les étudiants m'ont fait ce genre de mutinerie. Cela a été marquant et, comme de fait, tous les deux ou trois ans, il y a une autre mutinerie au sein du laboratoire. Et puis, des étudiants



exigent qu'on change certains trucs ou qu'on explicite notre façon de faire au labo. Enfin, on est déjà dans la troisième restructuration du laboratoire en termes organisationnels. Donc, merci à nos étudiant.e.s, même si vous me faites transpirer.

J'aimerais trouver une façon de remercier tout ce monde-là, toutes ces personnes-là qui ont contribué à la vie du laboratoire, à sa mission. Ceux qui sont proches, ceux qui sont plus loin, les chercheurs, les partenaires, les amis du labo. Malheureusement, je ne peux pas le faire maintenant parce que je dois terminer mon petit discours, mais j'espère que vous allez les entendre à travers les discussions qu'on va avoir aujourd'hui. S'il y a une chose que toutes ces personnes-là partagent, ce serait une sorte de posture interculturelle. J'ai toujours eu de la difficulté à décrire la posture, mais je suis convaincu qu'elle existe et je la ressens. Je la vois dans vos visages, je l'entends dans nos conversations. Dans un texte que j'ai publié récemment, je m'approche d'une description de cette posture : « Cette posture se trouve dans la quête de la compréhension, non pas pour semer le chaos ou pour jouer avec les mots, mais parce que l'herméneute en elle reste souvent bouche bée devant l'impossible beauté de la complexité humaine. Elle cherche la tension entre les différentes visions et versions du monde, non pas pour profiter de sa capacité surréelle à faire des ponts, mais parce qu'elle n'est pas capable de faire autrement. Elle fait la subversion des systèmes du monde par un travail d'explicitation et de liaison. Elle le fait malgré elle de façon téméraire, parfois même à sa propre perte. Mais elle n'a pas le choix. C'est plus fort qu'elle, c'est tout ce qu'elle sait faire. Elle ne sait pas faire autrement. »

Je suis très ému de vous voir en personne. Merci d'être là. Je redonne le micro à Rachida qui va animer la soirée.

Rachida Azdouz :

Merci beaucoup Bob. Je pense que tu as dit en quelques mots ce qu'était l'interculturel et ce qu'il n'était pas, et que ce n'était finalement pas très important de le définir puisqu'à



partir du moment où l'interculturalisme essaie de se faufiler dans l'interstice entre l'assimilationnisme et le multiculturalisme, il accepte d'être dans une position inconfortable, celle d'une d'approche qui est constamment en tension, en mouvement, en questionnement sur ce qui la distingue vraiment des deux autres modèles; cette quête est d'autant plus difficile qu'elle ne consiste pas à faire le procès du multiculturalisme et de l'assimilationnisme en tant qu'approches concurrentes, mais à proposer une troisième voie, une autre éthique du vivre ensemble.

Aujourd'hui, c'est un anniversaire placé sous le signe, non pas du bilan, de perspectives et prospectives, mais plutôt de la rétroaction. Dix ans plus tard, dix ans après la création du LABRRI, le rendez-vous tombe à point nommé puisqu'il y a aujourd'hui des questions qui se posent SUR l'interculturalisme, des questions qui sont posées À l'interculturalisme, et des questions que se posent les interculturalistes ENTRE EUX. Qu'est-ce que l'interculturalisme? Est-ce que l'interculturalisme est un modèle politique de gestion du vivre-ensemble? Est-ce que l'interculturalisme est une grille d'analyse et de lecture du fait minoritaire? Est-ce que l'interculturalisme est une approche théorique qui essaie tant bien que mal d'atterrir dans le concret et d'assurer son arrimage avec le terrain?

D'autres questions qui se posent à l'interculturel et sur l'interculturalisme : l'interculturalisme est-il en mesure de proposer des éléments de réponses aux défis et aux enjeux associés aujourd'hui au vivre-ensemble? La question de l'aménagement de la diversité religieuse, par exemple dans la cité, dans les institutions publiques, la question du racisme et des discriminations, du profilage, celles de la liberté d'expression ou encore de l'appropriation culturelle... Car c'est aussi cela, l'interculturalisme : un appel au métissage, au dialogue et à l'accueil des paroles divergentes.

Comment concilier cette vocation avec les injonctions que nous renvoie l'actualité? Aujourd'hui, nous avons quatre tables rondes, pour réfléchir à voix haute. On ne demande pas aux gens de répondre ou de faire un exposé sur l'interculturel, mais plutôt de livrer leurs réflexions sur 1) l'interculturel comme savoir; 2) l'interculturel et ses rapports avec la société; 3) l'interculturel et ses rapports avec la gouvernance; et 4) l'interculturel et la



justice sociale. Cela touche donc un petit peu à tous les défis que j'ai évoqués tout à l'heure. Pour chacune de ces tables rondes, on a un modérateur ou une modératrice, et trois personnes-ressources qui vont apporter leur éclairage.



Tables rondes

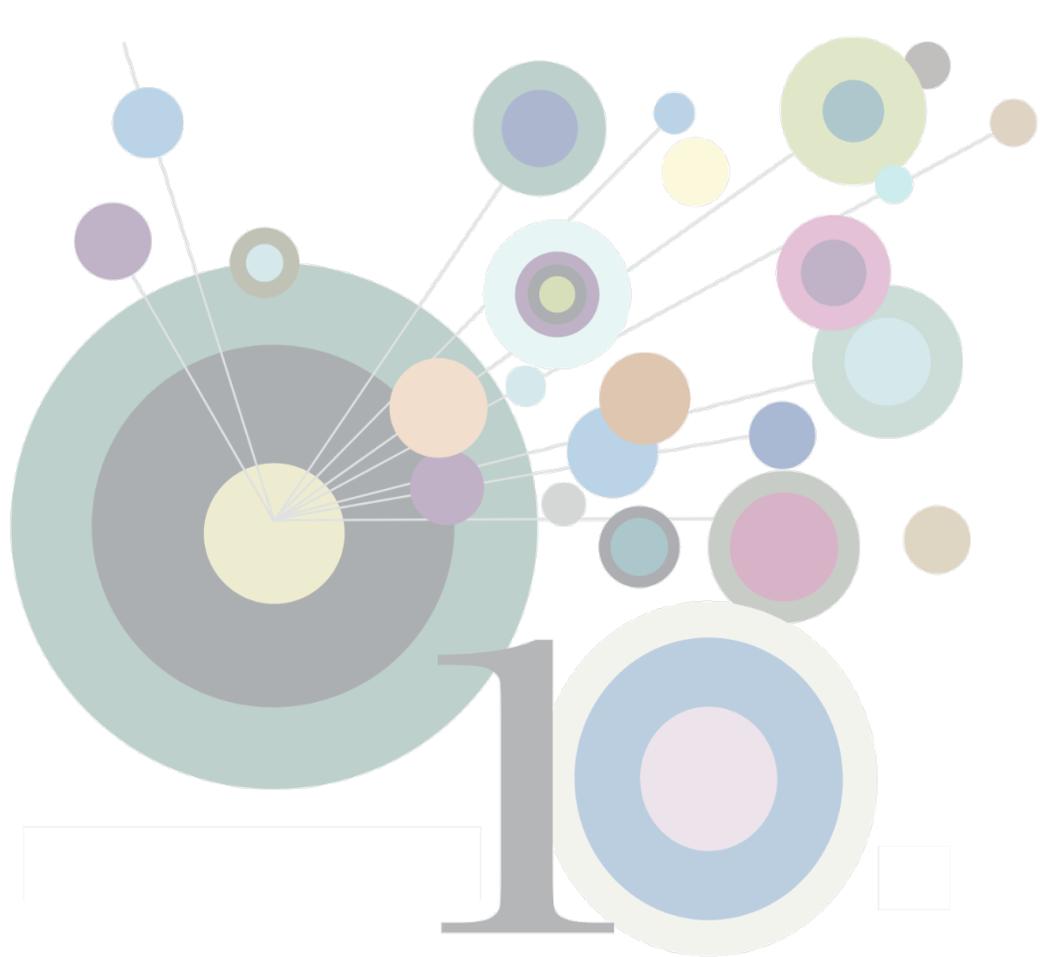




Table ronde 1 : Le savoir interculturel

Marianne-Sarah Saulnier (LABRRI, Université McGill), Laurie Savard (ancienne étudiante du LABRRI) et Hameza Othman (La Maisonnée)

Modérée par Jorge Frozzini, professeur titulaire à l'Université de Chicoutimi, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la communication interculturelle et les technologies de gestion en contexte pluraliste

La constitution d'un savoir interculturel est depuis assez longtemps une question « flottante » en anthropologie : on pense notamment à tout le *Writing culture movement* qui a suivi la parution de l'ouvrage-phare de Clifford et Marcus (1986)⁵ mettant en évidence les biais implicites de l'anthropologie et, dans une même mouvance, le partage du savoir (Fabian 2006 [1983])⁶. Ce mouvement questionne les problèmes de réflexivité dans la recherche académique et les enjeux de pouvoir implicites dans la rencontre interculturelle et ce, dans plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales. Ainsi, depuis quelques années, plusieurs chercheur.se.s et acteur.trice.s issu.e.s d'une multitude de milieux (académique, institutionnel, communautaire, entre autres) militent pour une

⁵ Clifford, James, et Marcus, George E. (1986). *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley : University of California Press.

⁶ Fabian, Johannes (2006). *Le temps et les autres : comment l'anthropologie construit son objet*. Toulouse : Anacharsis.

meilleure (re)considération de la place du savoir interculturel dans une société québécoise plurielle et riche de ses différences. Notamment, un retour sur soi-même s'impose graduellement comme étant la clé afin de mieux comprendre en quoi nos propres traditions influencent nos perceptions face à l'altérité, mais aussi la positionnalité du savoir créé dans la rencontre interculturelle.

Face à certaines critiques non-négligeables d'une approche interculturelle utopique et idéaliste, c'est entre autres ce qui pousse les membres du LABRRI et ses partenaires à réfléchir sur les éléments d'une approche interculturelle critique : *quels en sont les éléments qui permettraient de répondre aux différents enjeux socio-historiques et politiques? Aussi, est-ce que l'interculturel peut aller au-delà du culturel?* Ce sont les deux grandes questions de fond qui mettent ici la table pour une réflexion commune et transversale au fil des tables subséquentes.

Jorge Frozzini :

Merci à tout le monde d'être là. Merci à nos panélistes qui ont accepté le défi en fait, parce que la question n'est pas si évidente. Donc, la première table ronde s'intitule *Le savoir interculturel*. Je ne voudrais pas m'éterniser là-dessus, mais je tiens juste à présenter les panélistes et vous donner les questions. Donc Marianne-Sarah Saulnier, post-doctorante à l'université McGill, à l'école de travail social avec Jill Hanley. Par la suite, on a Laurie Savard qui est à la ville de Montréal, au BINAM, et qui y est depuis quelques années déjà. Et le dernier, et non le moindre, Hamza Othman, chef de service à la Maisonnée, service accueil et intégration, partenaire du LABRRI de longue date aussi.

Marianne-Sarah Saulnier :

Aujourd'hui, j'ai décidé de répondre surtout à la deuxième question, dans laquelle on va retrouver des éléments de réponse pour la première. Ce sont des questions qui,



effectivement, n'étaient pas évidentes. Par exemple, pour la deuxième question, *Est-ce que l'interculturel peut aller au-delà du culturel?*, ma première réaction a été de dire que non! Parce que cela me semblait évident. Je le ressentais; mais après, il faut étayer avec des arguments parce qu'on a quand même quatre minutes pour y répondre. Donc ma réponse, c'est sûr, elle est extrêmement basée sur certains biais. Par exemple, mon biais anthropologique, mon biais féministe aussi. Mes recherches sont vraiment ancrées dans une approche féministe, intersectionnelle. Mais aussi par mon implication, étant membre du Conseil des Montréalaises. Donc je dirais que la première réponse, c'est que pour moi, ce n'est pas possible, même si c'est une idée qui est alléchante. À première vue, je pense entre autres – et c'est une idée que même le gouvernement actuel a trouvée extrêmement alléchante – à essayer de voir la rencontre et l'acceptation de l'autre comme une espèce de « point 0 » où on fait fi des différences culturelles. Toutefois, pour moi, c'est absolument impossible parce que cela implique énormément de pièges, surtout pour ce qui est des rapports de pouvoir.

Comme premier exemple, je dirais qu'on pourrait ramener cela à l'actualité – et ça, ce sont des réponses qu'on voit de façon très générale même sur les réseaux sociaux. Mais lorsque les gens se font parfois taxer de racisme, à ce moment-là, on va dire souvent « Ah mais moi, je ne vois pas les couleurs » ou *All lives matter* au lieu de *Black lives matter*. Ce sont donc des pièges qui, pour moi, démontrent que si on essaie d'aller au-delà de la culture, au contraire, on ne reconnaît pas certaines intersections possibles dans l'analyse de la situation. Et puis, les rapports ne sont pas égaux parce qu'il y a toujours des rapports de pouvoirs et, pour moi, faire fi de la culture, c'est faire fi de ces rapports de pouvoir-là.

À cela, je ramène mon implication féministe, ma vision du féminisme juste pour faire un parallèle. Lorsque dans l'histoire – et c'est ce que l'histoire nous démontre, que c'est important de prendre conscience des biais historiques – on essaie d'insérer une rencontre entre deux cultures, ça finit toujours par une imposition : on l'a vu par exemple dans le féminisme, dans des recherches post-coloniales où dans les rapports de pouvoir, puis dans les rencontres, on imposait un féminisme hégémonique blanc. D'où l'importance d'un



féminisme intersectionnel. Pour moi, pour ce qui est de la rencontre et de l'interculturel, c'est exactement la même chose.

Selon moi, le piège à éviter, ou plutôt la façon d'éviter ce piège-là, en fait, c'est plutôt d'aller – et cela, c'est mon biais anthropologique – d'aller vers ce qu'on appelle une implication réflexive; c'est-à-dire d'être vraiment conscient de sa propre culture pour être capable d'accepter l'autre, de voir la façon dont les deux cultures vont influencer l'autre, vont influencer aussi les dynamiques de la rencontre interculturelle. Donc, pour moi, c'est une autre raison pour laquelle c'est impossible. D'ailleurs, dans ma thèse de doctorat, dans les différentes intersections que je nommais pour ce qui est de ma recherche en Inde, une de ces intersections-là, c'était justement l'implication réflexive : ma propre présence sur le terrain faisait partie des intersections. Dans la façon dont j'aborde justement les rencontres, c'est absolument impossible de faire fi de la culture.

Mon dernier point pour répondre à la deuxième question, c'est que pour moi, l'interculturel, c'est justement « culturel » : chaque définition de l'interculturel est en soit culturelle, et j'en parlais avec mon collègue Anthony Grégoire la semaine passée, c'est ce qui est arrivé dernièrement avec la professeure voilée qui a été retirée de l'école où elle travaillait à cause de l'application de la nouvelle loi sur la laïcité. On enseigne à nos enfants l'inclusion, mais avec les modes d'imposition qu'on a avec le gouvernement, on va venir retirer à ces enfants-là une professeure qui leur enseigne les « valeurs québécoises ».

Hameza Othman :

Moi, je vais vous parler un peu du point de vue d'un organisme comme le nôtre, La Maisonnée, soit le point de vue du savoir interculturel dans ce microcosme qu'est cet organisme. Comme l'« autre chez nous », la relation interculturelle fait partie du quotidien, et nous travaillons à mettre sur pied des méthodes de travail axées sur la gestion de la diversité et, par la même occasion, de développer des formations sur la compétence interculturelle. La plupart des employés, vous savez, dans les organismes



[communautaires] comme le nôtre, n'ont pas des compétences académiques sur la façon dont on nomme des compétences interculturelles. Nous misons donc sur le choix des employés. Au moment des entrevues, la plupart du temps, nous adaptons nos façons de faire afin de mobiliser les employés qui sont généralement de diverses origines. Ultimement, nous souhaitons que tous collaborent dans un souci de relation d'aide axé sur l'être humain.

En fait, il existe des obstacles généralement dus au dialogue interculturel et aux différences culturelles dans les formations. Je dirais que nous nous focalisons sur la notion même du dialogue en évitant de le considérer comme un obstacle. Pour nous, ce qui est le plus important dans le dialogue interculturel, c'est de prendre en considération que les cultures sont des entités ouvertes qui peuvent s'adapter à leur environnement. Ainsi, le dialogue sert à franchir les barrières des différences culturelles et, par conséquent, à ne pas se focaliser sur les cultures et les religions pour finalement ignorer les différences individuelles qui, elles aussi, influencent la rencontre. Qui le compose, ce dialogue? Certains comportements peuvent en réalité créer des discriminations et des stéréotypes qui, à leur tour, rendront la communication interculturelle difficile.

La mobilité de la main-d'œuvre et la diversité culturelle des intervenants de notre organisme génèrent une remise en question constante des façons de faire et nous rendent efficaces. La première des remises en question concerne nos façons de faire face à la diversité des cultures, des provenances, des croyances, et par une remise en question de nos interventions. En fait, on fait des rencontres, des discussions et des interventions chaque semaine. On identifie les « couacs » de la communication interculturelle et, en d'autres termes, on assure une constante remise en question dans nos interventions des biais culturels par souci d'éviter de reproduire ces « couacs ».

Les demandes qu'impose la diversité peuvent avoir un impact aussi sur l'organisme et créer un inconfort chez les intervenants et les responsables. On se doit de les identifier et les gérer afin, peut-être, de gérer beaucoup plus soudés les commandes de notre mission. Je ne veux pas donner des exemples; tout à l'heure, si vous voulez, vous pourrez me poser



la question, et je vous donnerai quelques exemples. En effet, cette zone d'inconfort peut influencer, je dirais, le jugement des intervenants et des responsables. Il faut garder le contrôle de ces réactions et trouver du temps pour en discuter. Est-ce que l'interculturel peut aller au-delà de cela?

De plus, moi, comme chercheur, je vais essayer de vous dire que les paramètres culturels en interaction sont l'un des principaux outils utilisés dans les rencontres des intervenants. Par la suite, dans les propositions de formation, voici quelques paramètres culturels qui peuvent avoir un impact sur l'évaluation du rendement des employés : le rapport aux autres, le rapport à la clientèle diversifiée, la communication bien sûr, la relation d'aide, les résolutions de conflits, le rapport au travail, etc. À prioriser le mode de gestion des employés, on favorise beaucoup plus une mode de gestion collégiale. Chacun de nous transporte un héritage culturel tout en étant unique.

Il est donc important de ne pas généraliser, ni de laisser – ni de se laisser – influencer par des stéréotypes tenaces. Mieux on connaît les employés individuellement, mieux on peut apprécier leur impact et optimiser le rapport entre les employés dans un contexte de diversité. Pour reconnaître l'impact de leurs propres paramètres culturels dans leur pratique, il faut aussi développer une architecture sociale dans l'environnement de travail. Je veux dire, par là, développer des activités de *team building*, activités sociales pour faciliter le rapprochement entre les employés, les différentes orientations. En d'autres termes, il faut favoriser l'inclusion de tous et porter une attention particulière aux dynamiques d'inclusion et d'exclusion, ou de cloisonnement.

En conclusion, à La Maisonnée, de par son expertise dans l'aide aux nouveaux immigrants, on a su mettre à profit une formation interculturelle adaptée aux attentes et aux besoins des intervenants et y favoriser l'accès. On collabore souvent avec le LABRRI pour cela sur ce genre de question assez difficile. Merci.



Laurie Savard :

Je travaille dans le milieu municipal depuis quelques années, et j'étais un peu « rouillée » sur des questions aussi théoriques, pour être honnête; mais je me lance quand même. J'ai dû relire les questions plusieurs fois et là, je me suis demandée *qu'est-ce que ça veut dire aller au-delà du culturel?* Est-ce que ça veut dire que le culturel limite l'interculturel? Est-ce un frein? Est-ce un obstacle? Ou encore, en quoi le culturel permet l'interculturel? Puis, je me suis demandée aussi à quel niveau avait été posée la question. Vous voyez, mon principal questionnement cherche à comprendre vers quel niveau pose-t-on la question parce que pour moi, la réponse est différente si on passe d'un niveau à l'autre. Et puis là, je me suis dit *Ok. Au niveau épistémologique?* Pour moi, l'interculturel va déjà bien au-delà du culturel parce que lorsqu'on ramène l'interculturel à ses principes de base, on parle de rencontre, on parle d'intersubjectivité, on parle de dialogue, on parle d'« inter », on parle d'une personne et d'une autre personne. Et dans ce cas-là, l'aspect culturel est un aspect de l'« inter- », mais pas que ça, et je pense que les bases épistémologiques et théoriques permettent des choses beaucoup plus grandes que seulement du « culturel ».

Maintenant, c'est peut-être un rêve à réaliser encore, mais je pense que l'interculturel, surtout au sens où on l'entend au LABRRI, peut être non seulement une porte d'entrée vers le vivre-ensemble, mais aussi – et là je reprends une expression de Bob [White] – vers le faire-ensemble, si on pousse ça un peu plus loin. Là aussi, on est au-delà du culturel. Sauf qu'au niveau politique pour moi, ce n'est pas la même chanson; c'est-à-dire qu'au niveau politique malheureusement – puis, on le sait, l'interculturel, *Oh my god*, le terme, juste le terme, c'est encore interchangeable avec l'interculturalité, avec l'interculturalisme bien des fois – là, je pense que le culturel peut être limitant au niveau de son impact. Selon moi, c'est une des raisons pour lesquelles l'interculturel est souvent pensé au niveau politique comme étant un peu « mou », *weird*. On y attribue plein de termes un peu bizarres. Parce qu'il n'a pas réussi à se démarquer nécessairement par rapport à l'interculturalisme. Et c'est en raison de cette perception-là, de ces limitations critiques.



Mais la relation... On parle des relations de pouvoir, du racisme, de l'aspect systémique, de la discrimination, des dynamiques d'oppression : ce sont des concepts très concrets, et l'interculturel peut être compris, comme le disait Bob tantôt, comme idéalisé, comme abstrait, théorique. Moi je l'entends, du moins dans mon travail et dans ma vie, qu'il n'y serait pas suffisant, qu'il ne nous permettrait pas de comprendre, du moins avec les outils théoriques qu'il utilise, la densité de la complexité de la vie sociale pour révéler l'idéologie, les dynamiques de domination qui sont incrustés dans les structures normatives de la société. C'est comme si l'interculturel ne permettait pas de faire ça, que l'interculturel était considéré même comme faisant partie du problème parce qu'il n'avait pas assez d'outils pour nommer les dynamiques de pouvoir.

Théoriquement, je pense qu'on peut aller chercher des éléments de l'approche interculturelle critique en réintroduisant, peut-être, les critiques de Habermas dans l'équation gadamérienne du dialogue et en allant chercher des éléments de réponse aussi dans Ricoeur. En pratique, je pense que le défi, puis je finis là-dessus, le défi de l'interculturel, c'est de faire valoir son apport au discours critique en situant l'intersubjectivité comme un moyen d'atteindre une vraie analyse des dynamiques de pouvoir. Donc les éléments essentiels d'une approche interculturelle critique, selon moi, c'est la conscience historique, c'est la dialectique, et c'est l'intersubjectivité. Donc, selon moi, l'interculturel, c'est une théorie de la compréhension qui est non seulement critique face aux inégalités et au dogme, mais qui pourrait aussi, si on le fait bien, permettre de s'émanciper de ces dynamiques.

Questions du public

Bob White :

Je vais faire un petit rappel donc sur la même application que vous avez utilisée pour répondre aux questions pièges, l'activité d'ouverture sur téléphones mobiles. C'est écrit, à



droite, Q & A pour questions et réponses. Et si donc vous cliquez sur Q & A, vous allez voir que vous avez la possibilité de rajouter d'envoyer une question. Et donc je vois une première question qui vient de *Anonymous*: *Qu'est-ce qui peut être fait contre l'instrumentalisation de l'interculturel?* C'est une très bonne question. On a parlé de l'instrumentalisation de l'interculturel...

Marianne-Sarah Saulnier :

Je dirais 1) de davantage démocratiser le terme. Je pense que l'interculturel a, effectivement, plusieurs connotations; mais je pense que c'est un terme qui n'appartient pas à tous. Il appartient vraiment plus à une élite. Puis sinon, j'ai l'impression que ce que représente l'interculturel est souvent réutilisé ou redéfini à travers, la plupart du temps, des colonistes ou à travers des serveurs d'opinion qui abordent l'interculturel vraiment souvent avec un biais. Donc, je dirais que si c'était possible de démocratiser davantage l'interculturel, en parler, il faudrait que cela fasse partie davantage du discours quotidien des gens, sans être démonisé – mais là, cela entre dans l'utopie – je pense que cela serait un premier pas.

Hameza Othman :

Je crois qu'il faudrait aussi harmoniser la définition de l'interculturel. Parce que on a une multitude de définitions. Il faut trouver une façon de l'harmoniser et de donner une définition qui regroupe, un peu, autant les décideurs politiques, les universitaires et un peu tout le monde qui travaillent autour de ça. Donc, cela serait une des pistes de solution à mon avis.

Marianne-Sarah Saulnier :

En même temps, si on prend l'idée que même la notion de culture est culturelle, que l'on se demande qu'est-ce que sont la culture et l'interculturel, et que [la réponse] dépendra de chaque culture, à ce moment-là, je ne pense pas que ça puisse être harmonisé. Puis c'est tellement difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet qui est autant politique, qui est



autant émotif aussi dans notre société. Je pense que c'est difficile et que cela pourrait amener à des dérives que d'essayer de contrôler certains termes. À titre d'exemple, le terme *woke*, qui aujourd'hui ne veut absolument rien dire, qui est utilisé à toutes les sauces. Je pense que vous avez raison; mais en même temps, je pense que ce n'est pas possible d'harmoniser ce terme-là, justement parce qu'il fait trop de flammèches à ce jour.

Jorge Frozzini :

Est-ce que je peux me permettre une intervention? Laurie, peux-tu intervenir? Non? Mais est-ce que c'est souhaitable de faire une harmonisation? Est-ce qu'on ne tombe pas un peu dans le danger de la définition de quelque chose de trop... homogène?

Hameza Othman :

C'est indéfini, l'interculturel. On essaie d'harmoniser la définition pour que les gens puissent avoir la même conception parce que ce n'est pas évident. Je suis d'accord avec Marianne-Sarah, ce n'est pas évident; mais au moins de trouver une manière que les décideurs politiques, les universitaires – je parle dans une société comme la nôtre – s'ils peuvent trouver un moyen d'harmoniser cette définition, tout le monde arrive vers la même compréhension. Ce n'est pas évident, je suis d'accord avec Marianne-Sarah.

Bob White :

Justement, il y a une différence entre la version étatique et la version communautaire, et l'interculturel émerge de la communauté au Québec, au moins, mais ça devient une affaire d'État.

Hameza Othman :

Et il se vit au quotidien, comme je l'ai dit tout à l'heure.



Bob White :

Oui, c'est ça; mais l'homogénéité vient de l'État, il ne vient pas des gens qui utilisent le terme. Deuxième question pour votre panel – c'est aussi *Anonymous*, mais je ne sais pas si c'est le même *Anonymous : L'Interculturel au Québec est-il condamné à se poser comme l'opposé du multiculturalisme canadien?*

Jorge Frozzini :

Est-ce que c'est toi qui as posé cette question-là?

Bob White :

Non, mais ça me ressemble. *L'interculturel est-il condamné à se poser comme l'opposé du multiculturalisme canadien?*

Hameza Othman :

C'est une très bonne question. Condamné à être l'opposé, je ne crois pas. Je pense qu'il y a beaucoup de convergences entre le multiculturel et l'interculturel. C'est ce que les gens... ce sont plutôt les politiques qui l'ont éclaté, divisé, si je peux appeler cela comme cela. Nous, quand on le vit au quotidien, on voit énormément de similarités entre le multiculturel et l'interculturel dans sa définition.

Marianne-Sarah Saulnier :

Moi j'ai l'impression – je dirais l'inverse! – j'ai l'impression qu'ils sont voués à être complètement opposés. Mais je dirais aussi parce que les questions d'inclusion sont souvent associées, je trouve de plus en plus, à des questions nationalistes identitaires au Québec. J'ai l'impression que cela a vraiment été ramené par ce débat-là, et les nationalistes souvent s'opposent à cette vision multiculturelle fédérale. Donc j'ai l'impression que, ne serait-ce que pour cette question nationale identitaire, j'ai l'impression qu'il va continuer à y voir cette espèce de *clash* entre les deux termes.



Hameza Othman :

Vu comme ça, je suis d'accord. Donc moi, par ce que je vois là, dans le travail que nous faisons, il y a énormément de similarités; mais c'est vrai qu'il y a les deux solitudes, comme on appelle. [Sur un autre sujet] On parle souvent, je dis, moi, de médiation culturelle... Mais existe-t-il une médiation interculturelle? Je me pose toujours cette question-là. Je sais qu'un jour, Habib El-Hage m'avait répondu à cette question, et je suis encore là-dessus : *est ce qu'il existe une médiation interculturelle?* C'est une question que je pose à tout le monde. Comme il existe la médiation culturelle, c'est quoi la différence entre les deux? C'est une question que je me pose et à laquelle j'aimerais avoir des réponses... Peut-être Bob White?

Jorge Frozzini :

C'est une question? Oui, allez-y. [Question inaudible du public.]

Hameza Othman :

Et les gens? Oui, mais je sais que la médiation culturelle existe, mais existe-il une médiation interculturelle? Ah, excellent. On va établir le contact. Voilà, c'est ça. Je lance les débats là-dedans, ça serait bien.

Jorge Frozzini :

Merci beaucoup aux panélistes : Hamza, Laurie et Marianne. Merci beaucoup, c'est sûr qu'on va continuer ces débats autour de la table. Merci beaucoup, et je laisse la parole à Rachida.





Table ronde 2 : Interculturel et société

Isabelle Comtois (LABRRI, Université de Montréal), Habib El-Hage (IRIPII)
et Gentil Pich (Ville de Montréal)

Modérée par Daniel Côté, chercheur à l'IRSST, chercheur associé au
département d'anthropologie de l'Université de Montréal

La question du vivre en société a toujours occupé l'esprit humain. Les plus grands philosophes se sont penchés sur cette question sous plusieurs angles et plusieurs points de vue. De nos jours, à l'ère de la super-diversité⁷, il n'est plus simplement question de vivre en société, mais de vivre dans des sociétés qui sont caractérisées par une présence grandissante de la diversité dans toutes ses formes⁸. La rencontre interculturelle devient presque inévitable au quotidien, notamment dans les régions urbaines. Les enjeux de société, notamment la crise climatique, la pandémie, l'agrandissement du gouffre entre les plus riches et les plus pauvres ou la radicalisation, ou bien des enjeux plus près de chez nous comme le maintien de la langue française, la réconciliation avec les peuples autochtones et la crise dans les CHSLD, deviennent, de facto, des enjeux pluriels et

⁷ Vertovec, Steven (2007). « Super-diversity and its implications ». Dans *Ethnic and Racial Studies* 30, n°6 : 1024-54.

⁸ White, Bob W., Marta Massana, et Stéphanie Larouche-LeBlanc (2019). « Le Vivre-ensemble comme dispositif pluraliste ». Dans *Periferia* 11, n°3 : 138-162.

interculturels. Ainsi, il nous a semblé important de questionner la pertinence de l'interculturel pour les questions socio-économiques et environnementales des mondes contemporains.

De plus, le projet de société pluraliste du Québec, l'interculturalisme, se construit autour de deux axes : le dialogue interculturel (pour se connaître et se reconnaître mutuellement) et un noyau de valeurs communes (pour construire un projet commun)⁹. Une des difficultés rencontrées à la mise sur pied de ce modèle se trouve dans l'identification des valeurs communes sans être dans une logique républicaine : *comment respecter et valoriser la différence tout en voulant s'assurer du respect des valeurs clés pour la société majoritaire?* Ainsi, la deuxième question adressée à ce panel porte sur le lien entre l'interculturel et le développement de valeurs communes.

Rachida Azdouz :

Alors, merci beaucoup à nos trois panélistes. Donc, ça nous conduit à la deuxième table ronde. Je ne peux pas m'empêcher de rappeler que le modèle concurrent au multiculturalisme, ce n'est pas l'interculturalisme, mais c'est l'assimilationnisme. Je fais cette petite précision parce que certains discours ont tendance à opposer l'antiracisme et le multiculturalisme à l'interculturalisme, associant les deux premiers au respect de la différence et le troisième à l'obligation de se soumettre aux valeurs de la majorité, ce qui est inexact puisqu'il s'agit là plutôt d'une posture assimilationniste... Donc, pour la table ronde numéro 2, elle sera modérée par Daniel Côté, chercheur à l'IRSSST, professeur associé à l'Université de Montréal, ainsi que partenaire de longue date et fidèle du LABRRI. Alors, Daniel, la parole est à vous.

⁹ Azdouz, Rachida (2014). « Vivre ensemble : question ethnique ou question d'éthique? ». Dans Vivre ensemble : le webzine, dossier « Penser aussi la citoyenneté comme une pratique ». 2 janvier. En ligne : <https://cif.qc.ca/vivre-ensemble/webzine/article/vivre-ensemble-question-ethnique-ou-question-dethique/>



Daniel Côté :

Bonjour tout le monde. Bob parlait tantôt de mutinerie qui frappe le labo tous les 3 ou 4 ans, je me demande si ce n'est pas une illustration du concept de révolution permanente. Mais ça, ce n'est pas dans les questions. Je pense qu'on va aller directement à nos questions sur cette table ronde qui porte sur l'interculturel et la société. Pour répondre à ces questions-là, ou plutôt pour vous allumer sur ces questions-là, on a droit à trois excellents panélistes cet après-midi. D'abord, on a Isabelle Comtois qui est étudiante au LABRRI et doctorante au département d'anthropologie et qui nous prépare une super thèse sur la participation citoyenne en contexte interculturel et le regard sur les citoyens connecteurs à Montréal. On a aussi Habib El-Hage qui est docteur en sociologie, directeur de l'Institut de recherches sur l'intégration professionnelle des immigrants (IRIPI)¹⁰. Donc, Habib participe et est impliqué un peu partout à Montréal sur les différents enjeux de recherche en intervention. Allez voir son site web, vous allez avoir une bonne, très belle description. Et finalement, Gentil Pich qui est conseiller à la ville de Montréal, qui a une assez longue feuille de route, surtout dans le réseau des bibliothèques publiques et qui aide beaucoup à la mise en place de stratégies pour favoriser l'inclusion sociale et la réussite éducative ainsi que les services pour les nouveaux arrivants. Donc, sans plus tarder, j'invite les panélistes à attaquer l'une ou l'autre... l'une et l'autre de ces questions. Nous allons commencer dans l'ordre. Alors, Isabelle, je t'inviterais à commencer si tu veux.

Isabelle Comtois :

Bonjour tout le monde! Je suis contente d'être ici aujourd'hui. Ce sont de grandes questions. J'ai essayé de répondre aux deux et finalement, j'ai choisi celle sur la pertinence de l'interculturel pour les questions socio-économiques et environnementales des mondes contemporains. Déjà en soi, c'est une grande question à répondre en quatre minutes.

¹⁰ Maintenant Institut de recherche sur l'immigration et sur les pratiques interculturelles et inclusives (IRIPII).



Comment répondre à cette question? On sait déjà que les questions socio-économiques et environnementales peuvent être étudiées de façons indépendantes, mais on voit de plus en plus qu'elles sont interreliées. Par exemple, lorsqu'on regarde des événements comme l'ouragan Katrina en 2005, on voit que ces deux questions sont fortement interreliées et on voit de plus en plus des chercheurs s'intéressant à la question interculturelle, qui commencent à intégrer les questions climatiques et environnementales dans leurs recherches, et inversement. Par exemple, moi, je travaille sur la résilience. On voit aussi que ceux qui travaillent sur la résilience dans les contextes urbains s'intéressent de plus en plus aux questions interculturelles. Il y a aussi les chercheurs sur les questions climatiques qui s'intéressent aux questions interculturelles, pour voir quel est l'impact des différentes crises climatiques sur les populations.

Comment répondre à cette question de façon très brève? Je sais qu'il y en a qui vont déjà me voir venir avec la mobilisation des notions de vulnérabilité et de résilience, sur lesquelles je me penche depuis le début de la pandémie. Comment regarder la pertinence de l'approche interculturelle à travers la vulnérabilité et la résilience? D'abord, au niveau de la vulnérabilité, lorsqu'on applique l'approche interculturelle, on voit qu'il y a différents facteurs de protection et de risque qui influencent les différents groupes et le font de différentes façons : le fait de vivre des conditions socio-économiques plus difficiles, conjuguées à des crises, qu'elles soient économiques, financières, mais aussi des catastrophes naturelles. Il y a des groupes plus fortement touchés que d'autres et même que dans certaines situations, certaines personnes vivent ce qu'on appelle de la vulnérabilité globale. Les crises influencent fortement ces personnes-là.

On voit qu'avec cette approche par la vulnérabilité, on traite davantage les notions d'exclusion, de stigmatisation, de discrimination. Cependant, lorsqu'on regarde au niveau de la résilience, on voit que l'approche interculturelle, et aussi la littérature sur la résilience, travaillent davantage la notion d'inclusion, la nécessité de fournir les ressources économiques et communautaires, mais s'intéressent beaucoup au capital social et à tout ce qui est la communication au réseau. Donc, c'est plus dans une approche de dialogue et



d'inclusion. On voit que ce sont deux approches de l'interculturel qui sont différentes, mais qui permettent de comprendre ces systèmes dans leur globalité. On arrive donc avec une approche complémentariste, c'est-à-dire de travailler cette notion de vulnérabilité et de résilience de façon systémique, c'est-à-dire que ces concepts-là sont de plus en plus traités de façon systémique, soit à différentes échelles. Et l'approche complémentariste permet de les situer dans leurs propres échelles d'analyse. Cela permet aussi de voir qu'on peut à la fois être résilients et vulnérables et que les facteurs qui influencent la vulnérabilité et la résilience ne sont pas les mêmes. Donc, il faut une approche différente pour aborder ces questions-là.

Gentil Pich :

J'ai choisi la question 1 parce que je savais qu'Isabelle choisirait la question 2. On est complémentaires et je n'allais surtout pas me mesurer à Isabelle sur cette question-là; et comme on m'a demandé d'être ici pour mon expérience terrain, alors je vous offre une réponse totalement terrain. Quelles sont les conditions qui permettront à l'interculturel de contribuer au développement de valeurs communes? D'un point de vue de terrain, puis d'un point de vue municipal, à la Ville de Montréal, les conditions pour que cela arrive, c'est d'abord un horizon réaliste. On sait que c'est un projet qui n'est ni à court ni à moyen terme, il faut donc donner un horizon réaliste pour l'accomplir. Le problème, c'est que, lorsqu'on travaille pour une municipalité, il y a des cycles électoraux qui amènent souvent des renouvellements de priorités politiques, certaines étant parfois en inadéquation avec les mesures mises en place antérieurement pour le développement de valeurs communes. Comment maintenir cet objectif, l'interculturel parmi les priorités politiques à travers toutes les administrations, tous les changements d'employés, la succession de planifications stratégiques? Ça requiert beaucoup d'habiletés. Un des atouts de l'interculturel, c'est justement ce flou dans la définition du terme qui nous permet d'utiliser ou enfin de glisser l'interculturel dans plein de documents, avec un ton diplomatique qui passe très bien.



C'est donc une force, mais cela peut aussi diluer l'impact des notions qu'on met de l'avant. Mais pour l'instant, je dirais que c'est une force. Par exemple, pour mettre de l'avant l'interculturel, nous avons parlé d'inclusion dans mes plans stratégiques. Tout comme nous avons déjà utilisé les termes « culture commune », « vivre ensemble », « lien social », « cohésion », « communauté inclusive », « dialogue », etc. Tout cela pour évoquer l'interculturel sans le nommer. Souvent, c'est juste le mot qui va choquer, mais les principes et leurs bienfaits ne sont pas remis en question. À certaines occasions, nous avons probablement reçu l'approbation parce que nous flirtions autant avec le multiculturel que l'interculturel. Au fond, la majorité des individus souhaitent qu'on vive ensemble et bien. Par contre, ce sont les détails politiques, de pouvoir et de privilège (qui aura le contrôle des fonds, qui sera l'acteur principal?) qui présentent un potentiel de dissonance entre les parties prenantes.

Habib El-Hage :

Très bien, merci, merci beaucoup. Alors écoutez, je suis directeur de l'IRIPI depuis trois ans, mais avant cela, j'ai une longue route d'intervenants de milieu dans un milieu scolaire. J'ai entendu beaucoup de choses et je me permets de commencer en répondant à Bob [White]. J'ai l'idée en tête de dire que l'interculturel, c'est un projet de société, mais inachevé. Il peut être mou. Il peut être vu de toutes sortes de façon. On a mis beaucoup de choses sur le dos de l'interculturel. On a des attentes. On a beaucoup d'attentes, mais je ne pense pas qu'on va les voir un jour se concrétiser. Justement, comme disait mon collègue par rapport aux valeurs communes et le lien avec les valeurs communes, sujet qui a été discuté dans les années 1970 et pendant des années, des années et des années pour en arriver à mettre le cadre des valeurs communes : le français, la laïcité, la démocratie, le respect des lois et tout ça. Et même là, je regarde ces valeurs communes et je vois que ça bouge aussi. Donc, tout n'est pas ancré dans le béton et c'est normal, et c'est tant mieux parce que dans une société démocratique comme la nôtre, tout ne doit pas être coulé dans



le béton. Ça bouge et l'interculturel, j'ai l'impression que c'est un de ces concepts qui bouge et continuera à bouger, et c'est tant mieux.

Dans l'action interculturelle, le milieu d'où je viens puisque je l'ai pratiqué pendant 20 ans, je peux vous dire que s'il y a une chose que je définirais en opposition à l'interculturel, ou comme étant une réponse, et plusieurs l'ont nommé tantôt, c'est la domination. Les réponses au rapport de domination et les outils sont multiples. Et c'est cela que l'interculturel est venu dire. La communication interculturelle, qu'est-ce que c'est? C'est un des outils pour réduire les rapports inégalitaires. On peut parler de médiation interculturelle comme Anne-Claude [Migeon] l'a nommée. C'est un des outils pour réduire les rapports de domination et les rapports inégalitaires. C'est un des outils pour travailler la négociation entre deux entités, deux personnes. Nécessairement, cela peut être deux entités, cela peut être deux objets, cela peut être une personne et un objet comme lors d'une exposition dans un musée. Cela peut ouvrir vers une relation interculturelle. Bref, tout cela pour dire que l'interculturel, oui, il a un apport. Moi, je me positionne en pensant que l'interculturel a un apport aux valeurs communes qui évoluent aussi avec le temps. Et tant mieux, c'est nous qui faisons travailler ou réagir ces valeurs, comme les valeurs communes aujourd'hui sont différentes d'il y a 20 ans et dans 20 ans, ça va être aussi différent à mon avis. Et tant mieux parce que dans une société, ça ne reste pas immuable.

L'interculturel, toujours, il puise sa force de ce qui est à l'origine de l'interculturel, c'est-à-dire cette réciprocité, ce dialogue-là. C'est très important, la question de la reconnaissance et la participation, donc de faire participer le monde – et c'est là où je fais le lien avec l'instrumentalisation de l'interculturel – pas nécessairement toujours dans le sens négatif du terme, mais dans le sens où on veut faire avancer la société, les organismes communautaires qui font participer des personnes, peu importe d'ici ou d'ailleurs. Les amener à siéger sur des comités, etc. Bref, tout cela pour dire que l'interculturel, si j'ai un mot à dire, c'est réduire la domination et le lien vers la deuxième question, qui est sur les questions socio-économiques. Je reviens toujours à la question des outils que l'interculturel a produit, notamment lorsqu'on parle de tout ce qui est en lien avec la



gestion de la diversité ethnoculturelle. Tout ce qui est en lien avec la communication inclusive. Tout cela, ce sont des outils que les chercheurs, les penseurs de l'interculturel ont produit et continueront aussi à produire. Maintenant, comment cela évolue et c'est là toujours la question. Et tant mieux si ce n'est pas immuable. Je dirais parfait, c'est très bien. Mais il manque des bouts vers autre chose et dans ma pratique, ce que je voyais qu'il manquait, c'est le lien vers l'antiracisme. C'est ça le lien que Rachida n'arrête pas de nous dire. Il est là, il fait partie de l'interculturel, parce qu'avec l'antiracisme, il y a de l'imputabilité alors que dans l'interculturel, on ne le voit pas. Donc c'est dans ce sens-là.

Questions du public

Bob White :

Oui, moi j'ai une question. Il s'agit de rebondir sur ce que Habib a présenté, l'interculturel comme projet inachevé : *Qu'est-ce que ça prendrait pour le réussir? Ou pour l'achever?*

Habib El-Hage :

En fait, est-ce qu'il faut l'achever? Peut-être qu'il a cette force-là d'être malléable. Dans cette structure-là, il évolue, il grandit. Mais moi, je dirais qu'on doit innover, continuer à innover dans le sens de développement d'outils. On a fait beaucoup d'outils : communication interculturelle, pédagogie interculturelle, sécurisation culturelle. Ce n'est pas récent, cela fait un petit bout. Il y a beaucoup d'outils et il faut continuer dans ce sens-là. Mais je reviens encore là-dessus, d'après ce que je vois dans beaucoup de villes, de MRC et d'entreprises, lorsque j'interviens, il manque ce bout vers l'antiracisme. On m'appelle sur des projets, sur des problèmes de racisme, pour avoir une réponse interculturelle. Cela ne marche pas nécessairement. Il faut avoir le lien entre les deux. Si on nous dit qu'on ne veut pas le lien parce que cela nous déstabilise beaucoup, alors c'est peine perdue. Donc, il faut faire ce lien-là entre les deux et je pense qu'il y a là un gros défi : réduire l'insécurité de beaucoup de personnes, que ce soit des gestionnaires ou des propriétaires



d'entreprises ou autres sur ce point-là, les enseignants aussi. Lorsqu'on parle de l'approche antiraciste, ou lorsqu'on parle de formation antiraciste dans le milieu, ils sont insécures. Je peux comprendre, mais il faut passer par là à un moment donné.

Gentil Pich :

Je confirme ce qu'il dit, les gens sont très insécures. On a donné une formation, Bob [White] et moi, sur la diversité et l'antiracisme cette semaine, et ce sont exactement les commentaires qui sont ressortis : « Comment on fait en tant qu'employé quand on est plutôt antiracisme dans notre cœur, mais que notre organisation est plutôt multiculturaliste ou interculturaliste et qu'elle nous encourage quand même à être interculturelle de façon antiraciste, mais on ne sait pas jusqu'où on peut aller? », « Jusqu'où notre organisation va-t-elle nous *backer* dans nos démarches antiracistes avant qu'elle nous accuse de militantisme sauvage? », « Donc, comment on fait ça? ». Alors, il y a plusieurs niveaux de sensibilité, de compréhension qui ne dépendent pas du noyau hiérarchique. Donc, il se peut qu'un professionnel soit beaucoup plus informé, plus actif qu'un gestionnaire, ou enfin vous comprenez un peu... C'est cette espèce de mélange qui fait que c'est un tourbillon très difficile dans lequel les gens ont de la misère à se retrouver et à avoir des lignes directrices claires avec lesquelles ils se sentent en sécurité.

Daniel Côté :

Je pense que cela, c'est au fondement même du LABRRI, les 3D¹¹. Cela s'inscrit dans une volonté d'essayer de combiner ces impératifs, de faire de l'interculturel une approche qui tienne compte de ces différents enjeux-là. Est-ce qu'on y a répondu? Je ne sais pas, mais c'est certain qu'il s'agit d'une préoccupation importante au sein des membres du laboratoire.

¹¹ White, Bob (2017). « Pensée pluraliste dans la cite : L'action interculturelle à Montréal ». Dans *Anthropologie et sociétés*, 41(3), 29-57.



Bob White :

Vraiment! Puis on va pouvoir revenir sur cette question dans le dernier panel qui touche la question de la justice sociale. Je suis très content de voir une question de mon professeur et mentor, Gilles Bibeau. Merci d'être là, Gilles, et merci pour ta question. Nous sommes avec les acteurs qui ont mis l'interculturel sur la carte. Alors il dit : *l'interculturel n'a-t-il pas pour but d'introduire de l'hétérogénéité au sein des valeurs communes?*

Habib El-Hage :

Je pense que c'est cela l'évolution des valeurs communes, aussi parce qu'on ne peut pas penser que les valeurs communes sont immuables. Je reviens à la métaphore, « coulées dans le béton », puis ça s'arrête là pour les 200 prochaines années. Ce n'est pas cela! C'est cela l'interculturel aussi. Je suis d'accord avec Monsieur Bibeau. On interroge les valeurs communes, on va de l'avant, puis ça déstabilise. Je dis juste une phrase : « La laïcité telle qu'elle était conçue dans les années 1970 et celle d'aujourd'hui avec la loi, ce sont deux mondes différents ». L'interculturel, il faut continuer à l'interroger. Il faut continuer à faire évoluer ces projets-là, ces sujets-là. Évidemment, et je reviens à ce que Isabelle disait tantôt, c'était très intéressant. La notion, le concept de complémentarité, de complémentarisme de Georges Devereux, je trouve cela pertinent et important de faire marier des explications cohérentes et diversifiées qui font sens pour faire avancer des enjeux, que ce soit des enjeux qui touchent l'interculturel ou autre, mais des enjeux de société, évidemment.

Isabelle Comtois :

J'ajouterais qu'éventuellement, on peut avoir les mêmes valeurs, mais ne peut pas nécessairement les concevoir de la même façon. Par exemple, si on parle de laïcité ou de démocratie, on peut dire « oui, j'ai ces valeurs-là comme valeur personnelle », mais en même temps, la façon dont elles sont conçues est hétérogène. Antérieurement à mon doctorat, j'étais en gestion des ressources humaines où je travaillais la question des valeurs organisationnelles, et ce sont des débats et des dialogues qui pouvaient durer des années



et des années, sur comment on définit une valeur! C'est là qu'on voit aussi l'interculturel se manifester.

Gentil Pich :

J'imagine que leurs expressions diffèrent aussi d'un groupe, d'un individu à l'autre. Donc, c'est comment on les conçoit, mais aussi comment on les exprime et comment on les vit. Et là, il y aura de l'hétérogénéité. Mais je pense que l'existence des valeurs communes n'exclut pas l'existence d'autres concepts ou valeurs qui sont aussi personnelles ou qui intéressent un groupe plus restreint. Les valeurs communes ne sont pas les seules valeurs. C'est ça aussi l'hétérogénéité.

Daniel Côté :

On a encore du temps pour quelques questions. En voilà une : *Peut-on nommer les principaux outils de l'interculturel?*

Habib El-Hage :

J'en ai nommé quelques-uns. Il y a la médiation interculturelle. C'est un outil intéressant, très bien structuré aussi. La communication interculturelle, la pédagogie interculturelle, aussi, lorsqu'on est dans une classe et qu'on utilise des outils auprès des étudiants. C'est très pertinent. Ce sont des outils qu'on utilise souvent.

Gentil Pich :

Je dirais l'humain. Il n'y aura pas d'intelligence artificielle qui sera assez bonne pour faire de l'interculturel. Il ne faut pas oublier que les portails interculturels, ça reste des êtres humains. Ça fait un peu farfelu, mais il va falloir garder cela en tête pour les années qui viennent. Ce ne sont pas des données statistiques, ce ne sont pas juste des recherches. C'est du « un à un ». Que ce soit par le truchement d'un texte ou d'une œuvre, cela reste que c'est une communication humaine.



Isabelle Comtois :

J'ajouterais la centration, parce que dans une autre sphère de ma vie, je travaille avec des citoyens. Je les accompagne au niveau de la participation citoyenne et c'est l'outil qui les marque le plus, parce qu'on travaille dans des contextes aussi très hétérogènes en termes de classes sociales, de parcours professionnels, d'origines culturelles, ethniques, etc. Juste le fait de se centrer et de dire « je me présente aujourd'hui en tant que citoyen ou en tant que maire ou en tant que personne immigrante », cela les aide beaucoup à se situer, et aussi à faire comprendre leur message aux différents interlocuteurs. Donc, ce n'est pas juste au niveau académique. Ce n'est pas juste au niveau des intervenants. C'est aussi au niveau de l'échelle citoyenne que les outils peuvent aider à la communication.

Habib El-Hage :

Il peut y avoir d'autres outils aussi : la politique interculturelle et la loi sur l'interculturel. Il peut y en avoir d'autres à développer.

Daniel Côté :

Bien merci à nos panélistes, Isabelle, Gentil, Habib, pour votre invention très intéressante. Je voudrais juste mettre mon petit grain de sel à la question. Je pose une question à tout le monde : « *Est-ce que l'interculturel, finalement, ce n'est pas un objet frontière?* » On y reviendra.





Table ronde 3 : Interculturel et gouvernance

David Carpentier (LABRRI, Université d'Ottawa)
et El Hadji Diaw (CISSS Laval)

Modérée par Pierre Anctil, professeur titulaire au Département d'histoire de
l'Université d'Ottawa

En tant qu'un des registres de l'interculturel, il semblait important dans le cadre de ce colloque de présenter l'interculturalisme comme modèle québécois d'aménagement de la diversité. D'une part, l'interculturalisme québécois perçu en tant que réaction au multiculturalisme canadien a généré la production d'une littérature substantielle abordant leurs points de tension et de similitudes (Rocher et White, 2014)¹². D'autre part, la présence d'une déclinaison du concept d'interculturalisme n'est pas sans créer des divisions chez ses tenants (Lamy et Mathieu, 2020)¹³. Dans ce contexte foisonnant de réflexions sur l'interculturalisme, il importe de se (ré)interroger sur les raisons pour

¹² Rocher, François, & White, Bob. W. (2014). « L'interculturalisme québécois dans le contexte du multiculturalisme canadien ». Étude IRPP, 49 (Novembre), 1-42.

¹³ Lamy, Guillaume, & Mathieu, Félix. (2020). « Les quatre temps de l'interculturalisme au Québec ». Dans Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique, 53(4), 777-799. <https://doi.org/10.1017/S0008423920001080>

lesquelles l'État québécois ne l'a jamais officialisé comme mode d'aménagement de la diversité.

Avec l'émergence des revendications identitaires, nous avons pu observer une montée des critiques sur le pouvoir rassembleur de l'interculturalisme. S'il repose sur la reconnaissance du pluralisme, il contribuerait à créer une distinction entre un « Nous » appartenant légitimement à la culture du groupe majoritaire francophone et un « Eux » (Rocher et White, 2014; Frozzini, 2014)¹⁴. Or, serait-il possible de penser une politique interculturelle sans hiérarchie entre les cultures et qui s'opposerait à toute forme de discrimination?

Pierre Ancil :

Bonjour, l'interculturel et la gouvernance, c'est le nerf de la guerre. La gouvernance marque l'interculturel, l'interculturel marque la gouvernance. En fait, nous pourrions en discuter, mais plus que jamais les gouvernements en ont autant parler, souvent pour nier l'exercice de l'interculturel ou escamoter celles qui comptent.

Je vous présente les panélistes qui devront répondre aux questions : Jessica Banville-Lagacé, cheffe de section au BINAM; David Carpentier, membre du LABRRI et doctorant en science politique à l'Université d'Ottawa; et El Hadji Diaw, organisateur communautaire au CISSS de Laval.

David Carpentier :

Tout comme Jessica Lagacé-Banville, j'ai choisi de mettre l'accent sur la première question : *Pourquoi n'y a-t-il pas de politique interculturelle au Québec?* D'entrée de jeu,

¹⁴ Frozzini, Jorge. (2014). « L'interculturalisme selon Gérard Bouchard ». Dans Lomomba Emongo et Bob W. White (dir.), *L'interculturel au Québec : rencontres historiques et enjeux politiques*, 91-113. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.



c'est une question complexe dans la mesure où il est plus difficile d'expliquer l'absence de politique publique que l'élaboration d'une politique publique en elle-même. Pour ce faire, je vais être un peu obligé de proposer différentes hypothèses qui pourraient être éventuellement testées. En ce qui concerne la question spécifique, à savoir pourquoi n'y a-t-il pas de politique interculturelle au Québec, on pourrait se poser la question à savoir pourquoi est-ce que d'autres gouvernements se sont dotés de politiques publiques semblables? Par exemple, pourquoi est-ce que le gouvernement du Canada s'est doté d'une politique sur le multiculturalisme? En lien avec cette question, j'ai trois explications potentielles à vous présenter. Une explication qui repose sur l'idéologie. Une explication qui repose sur le rôle des acteurs. Une explication qui repose sur les institutions.

En ce qui concerne l'idéologie, il faut d'abord donner la définition de l'interculturalisme selon le gouvernement du Québec. L'interculturalisme est généralement pensé dans les termes de Gérard Bouchard, soit une approche qui tient compte de la diversité ethnoculturelle dans le contexte d'une nation minoritaire et qui se représente essentiellement comme une société d'intégration. Donc, il s'agit surtout d'un modèle d'intégration ou de gestion de la diversité ethnoculturelle ou d'aménagement de la diversité ethnoculturelle. Et ce, même si on peut être critique de ces termes-là. Toujours sur le plan idéologique, comme les intervenants et intervenantes l'ont souligné tout au long de l'après-midi, les acteurs sociaux et politiques ne s'entendent pas sur le sens à accorder à l'interculturalisme. Il y a donc un débat toujours en cours entre les libéraux-pluralistes et les républicains-monistes sur la définition à avoir de l'interculturalisme. Parmi les pluralistes au LABRRI, il pourrait même y avoir un débat entre ceux qui adoptent une vision un peu plus interactionniste et ceux qui ont une perspective antiraciste. L'une des questions qui finalement divisent les gens est : « qu'en est-il de la société d'accueil? ». Qu'en est-il de la reconnaissance, par exemple, d'une nation québécoise francophone minoritaire? Est-ce que, comme le veut la deuxième question prévue dans notre échange sur ce panel, nous priorisons une culture ou non? En somme, il y a une division idéologique entre les acteurs, et cette division est possiblement une source de blocage lorsque vient le



temps chez les parlementaires à Québec de s'entendre sur ce qui fait consensus pour aller de l'avant.

Par la suite, au niveau d'une deuxième explication, qui serait davantage portée sur les acteurs, il est important de rappeler qu'au Québec, il n'y a pas eu d'« entrepreneurs » politiques concernant l'interculturalisme ; qu'on pourrait également appeler « entrepreneurs identitaires ». Il y en a eu au sein du gouvernement fédéral, en la personne de Pierre Elliott Trudeau, qui a porté le projet du multiculturalisme pour en faire la vision du pays. L'« entrepreneur identitaire » qu'était Pierre Elliott Trudeau est arrivé dans un contexte qui se prêtait bien à l'officialisation d'un nouveau récit nationaliste au Canada, qui définit la société selon sa diversité ethnoculturelle constitutive. Rappelons-nous qu'au début des années 70, le Canada anglais se cherchait une identité. Il avait tourné le dos à l'Empire britannique et était préoccupé par son puissant voisin au sud. Dans ce contexte, il y a eu une réflexion sur la reconnaissance par le gouvernement fédéral du binationalisme. Il y a des groupes de pression partout à travers le pays qui ont plutôt dits « non, il faut rejeter le binationalisme et adopter le multiculturalisme ». L'ouverture de cette fenêtre d'opportunité a permis à la politique du multiculturalisme d'être adoptée, entre autres pour ces raisons-là, et pour plusieurs autres. Tout ça pour dire que finalement, une deuxième explication de la formalisation d'une approche en matière de vivre-ensemble est attribuable au travail de certains acteurs. Ce travail n'a pas été réalisé par personne au Québec. Il n'y a pas d'hommes ou de femmes politiques qui ont porté aussi clairement ce projet de l'interculturalisme à proprement parler.

Une troisième explication concernant quant à elle les institutions. Il y a plusieurs scientifiques qui ont mis de l'avant l'idée que le contexte canadien dans lequel le Québec évolue l'empêche de développer son propre modèle ou exerce certaines contraintes en ce sens. C'est notamment une thèse qui est défendue par François Rocher, mais également par Micheline Labelle, Guy Rocher et d'autres. Le fédéralisme canadien tel qu'on le connaît, avec ses dynamiques de centralisation, ne permettrait pas à la province du Québec d'exprimer aussi clairement ses préférences. On peut penser au contrôle qui a été



fait des lois linguistiques ou de l'actuel débat sur la laïcité de l'État. Tout cela pour dire qu'il y a des contraintes structurelles qui peuvent freiner ou empêcher l'adoption d'une politique concrète à cet égard.

El Hadji Diaw :

Bonjour tout le monde! Je constate qu'à la place d'un gâteau de dix étages, le LABRRI nous invite à un exercice de transpiration collective. Donc, merci au LABRRI! Je suis content, vraiment, d'être ici et on nous pose deux questions difficiles. La première question est : *Pourquoi n'y a-t-il pas encore de politique interculturelle au Québec?* Plutôt que d'y répondre, j'aimerais poser la question à l'envers : a-t-on besoin d'avoir une politique interculturelle au Québec? Je me pose la question, tout en m'apercevant que c'est plus facile de définir le multiculturalisme. Ce dernier promeut une réalité multiculturelle au Canada, protégée par des lois. Selon plusieurs études et sondages, les minorités ethnoculturelles se sentent souvent mieux protégées dans un système multiculturaliste¹⁵. Toutefois, il existe des critiques acerbes par rapport à ce modèle qui entrainerait, selon ses pourfendeurs, une forme de ghettoïsation.

Au Québec, même si un consensus existe par rapport à une orientation interculturelle comme modèle sociétal pour organiser le vivre-ensemble, on est loin de s'entendre sur une politique interculturelle. L'écart dans les visions s'exprime moins dans le contenant, mais plus dans le contenu du concept « interculturel ».

Alors, je me demande si on ne devrait se laisser du temps, avant de travailler sur un projet de définition d'une politique interculturelle au Québec. Pourquoi se précipiter à définir une politique qui risquerait d'être défaire rapidement en cas d'alternance politique? Ne devrait-on pas d'abord travailler sur une forme de consensus social, politique et

¹⁵ Voir par exemple, les sondages Focus Canada réalisés par l'Environics Institute for Survey Research en 2015.



scientifique sur ce sujet? La réalité est qu'il existe une différence de vision de l'interculturel selon quel bord on se trouve, selon le savoir sur lequel on s'appuie. Parle-t-on du savoir populaire? Parle-t-on du savoir scientifique? Parle-t-on des savoirs politiques?

C'est en partant de ces constats que je suis arrivé à ce questionnement : est-ce qu'il ne serait pas plutôt plus judicieux de travailler à multiplier des initiatives interculturelles au niveau des écoles, dans les quartiers, dans les milieux de travail? Ce sont des petits pas, mais des gestes concrets pour favoriser la cohésion sociale et l'intégration des minorités ethnoculturelles et religieuses.

Cette transition va me permettre de rebondir rapidement sur la deuxième question : est-ce que l'on peut imaginer une politique de l'interculturalisme sans hiérarchie entre les cultures? En réalité, ces différentes idéologies ou politiques (interculturalisme versus multiculturalisme) ont pour objectif de gérer ce qu'Adalberto Barreto, fondateur de la thérapie communautaire¹⁶, appelle les maladies de l'interaction. Ainsi, dans un contexte de superdiversité, l'interculturalisme est vu au Québec, comme un meilleur antidote aux maladies de l'interaction. Soit dit en passant, dans le concept « interculturel », on retrouve deux mots : « inter » et « cultures ». On en déduit la reconnaissance d'une pluralité culturelle et « inter » pour relier. Vu sous cet angle, il ne devrait pas y avoir de hiérarchie entre les cultures.

Il y a quelques jours, j'ai eu une discussion avec mon fils de 9 ans. Je lui expliquais rapidement à quel événement je m'apprêtais à aller. Et en abordant la question du vivre-ensemble, il m'a dit : « *Mais papa, pourquoi on se fie souvent sur les apparences physiques pour qualifier les personnes? Par exemple, j'ai un de mes amis qui est Égyptien. Il est Arabe. Dernièrement, un ami l'a interpellé comme musulman. Il lui a répondu : "Non. Je suis arabe, mais je suis catholique" »*. Vous voyez? De par ses apparences physiques, l'ami égyptien de mon enfant était relié à la religion musulmane. Pourtant c'est un arabe et un catholique.

¹⁶ Barreto, A. (2012a). La Thérapie Communautaire – Pas à pas. Escalquens : Dangles.



Cela veut dire quoi? Ça veut dire que, et je convoque une autre réflexion d'une ancienne collègue Québécoise « pure laine » qui me disait : « *Les personnes immigrantes ne doivent pas avoir le monopole de l'identité hybride. Même nous autres, Québécois, on peut se réclamer de ces différents fragments culturels qui enrichissent ce qu'on pourrait appeler une identité québécoise. En fait, il existe plusieurs identités québécoises* ».

Pour conclure, j'aimerais ajouter qu'aujourd'hui, je suis venu non pas avec des certitudes, mais avec des incertitudes. Pour arriver à mieux vivre-ensemble, je pense qu'il est important d'apprendre à cultiver l'incertitude, parce que c'est la certitude qui obscurcit l'esprit. C'est la certitude qui noircit le cœur et qui rend les actions improductives. Par conséquent, il nous faudrait apprendre le culte de l'incertitude. La deuxième chose est que nous devons aussi apprendre à relier plutôt qu'à délier. C'est en apprenant à relier qu'on va voir qu'il y a une diversité de perspectives et une pluralité de dimensions interconnectées à prendre en compte. Aujourd'hui, la dimension écologique, par exemple, est convoquée dans le débat sur l'interculturalisme.

Je vais terminer en reprenant Mahatma Gandhi¹⁷ : « *Je ne veux pas que ma maison soit murée de toutes parts, ni mes fenêtres bouchées, mais qu'y circule librement la brise que m'apportent les cultures du monde* ». Cette ouverture aux diverses cultures du monde, ajoute-t-il, ne devrait toutefois pas nous amener à perdre pied. Merci!

Questions du public

Bob White :

Étant donné le poids du terme interculturel et de ses connotations, croyez-vous qu'il serait utile d'utiliser un autre mot pour exprimer le concept?

¹⁷ Tous les hommes sont frères (Vie et pensées de Mahatma Gandhi d'après ses œuvres)



El Hadji Diaw :

Personnellement, je choisirais « le transculturel » à la place « d’interculturel ». En cela, je m’inspire du grand penseur, philosophe et sociologue Edgar Morin, le père fondateur de la pensée complexe. Le transculturalisme apparaîtrait ainsi comme une idéologie prônant le dépassement des dichotomies (eux et nous) et des cloisonnements culturels. Là, on arrive vraiment à un niveau d’analyse supérieur, un peu comme le débat conceptuel entourant l’inclusion (niveau supérieur) par rapport à l’égalité et l’équité. Dans cette visée transculturaliste, ce serait la fin des dichotomies. Car, les différences s’entrelaceraient pour donner quelque chose qui aurait du sens pour la collectivité métissée serrée. Bref, le transculturalisme pourrait ainsi être justement cette option ultime, dans la même ligne de pensée d’Edgar Morin.

David Carpentier :

Pour répondre clairement à la question, je ne privilégierais pas un changement de mot, même si je peux concevoir pourquoi le débat peut se poser. Entre autres choses, on peut se questionner à savoir si c’est bien la culture qui est le facteur qui différencie les individus ou si ce n’est pas, par exemple, pour faire écho au débat actuel, la racialisation. C’est une critique récurrente qui est faite à l’interculturalisme; le fait qu’il soit aveugle à la racialisation. Mais nonobstant cela, je pense quand même que le concept d’interculturalisme est pertinent. Surtout dans la mesure où il s’inscrit dans une certaine tradition, qu’on pourrait appeler l’école québécoise du pluralisme. En ce sens, je ne privilégierais pas d’autres concepts, ce qui complexifierait inutilement le débat actuel. Je garderai ce mot-là. C’est peut-être plus le sens qui serait finalement à redéfinir et à changer, notamment pour intégrer les critiques antiracistes, plutôt que de le délaïsser.

Bob White :

Quels sont les principes et les principaux objectifs de l’interculturel dans le milieu municipal?



David Carpentier :

J'ai aussi fait mon mémoire de maîtrise sur la politique d'intégration des personnes immigrantes de la Ville de Montréal. Il y a effectivement les objectifs poursuivis par la municipalité, mais il faut aussi rappeler les champs d'intervention concrets de la Ville, dans le sens où la Ville a une responsabilité, en termes de rayonnement à l'international et à l'échelle régionale, de faire justement la promotion du pluralisme ethnoculturel. Donc, de reconnaître et de valoriser la différence, qu'elle soit justement ethnique, religieuse, raciale etc. Il y a aussi une action de la Ville qui est faite au niveau communautaire, en soutien aux partenaires et aux organismes que la Ville finance via différents programmes. Il y a donc une série d'ajustements dans les domaines d'action où la Ville est la seule qui peut intervenir. Elle a un rôle important pour faire en sorte qu'il y ait des milieux de vie inclusifs.

Pierre Anctil :

Le citoyen est soumis à plusieurs paliers de gouvernement. On vient de voir qu'ils n'abordent pas la question de la même façon. On est aussi soumis à différents réseaux, à différentes interprétations. *Si on va à l'école, si on va à l'hôpital, si on va au poste de police, à la bibliothèque, est-ce que, pour vous, c'est une force qu'il y ait autant de polysémie ou si c'est un grave problème que le citoyen passe d'un gouvernement, d'un service à l'autre avec des définitions différentes, avec des réactions différentes?*

David Carpentier :

Je pense que c'est effectivement une mauvaise chose que la perspective interculturelle ne soit pas claire. On a une belle illustration de la pertinence de la clarification de la vision dans ce domaine au niveau du gouvernement du Canada, qui a officialisé le multiculturalisme et qui en a fait une priorité. Il l'a érigé comme la pierre angulaire de ce qu'on pourrait appeler l'architecture identitaire canadienne. On a ici un gouvernement qui dit : « Voici ce qui est finalement notre approche en matière de vivre-ensemble et on fait ouvertement la promotion du pluralisme. » C'est puissant. L'absence de politique interculturelle peut paraître comme problématique, car on laisse la porte ouverte à ce qu'il



y ait encore un débat sur les orientations pluralistes ou monistes à avoir. Par exemple, est-ce qu'on adhère ou non à une vision qui est plus républicaine et identitaire; qui trouve la différence suspecte? Regardons les débats qui ont lieu en ce moment, par exemple, en Europe de l'Est et de l'Ouest, ainsi qu'en Europe centrale sur l'approche *dite* citoyenne, qui est une forme de néo-assimilationnisme. Donc, je pense que si l'on clarifie l'approche québécoise en formalisant l'interculturalisme selon une perspective foncièrement pluraliste, cela pourrait avoir des effets intéressants, positifs même.

El Hadji Diaw :

C'est une question assez délicate. La seule chose que je peux dire, c'est qu'il est vrai que le consensus peut être un avantage, mais dans certains cas, le consensus peut entraîner des luttes de pouvoir et nous empêcher de se nourrir des autres apports.

Bob White :

Il y a des commentaires qui vont dans le sens de ce que vous avez dit. La tension entre un cadre fort et un cadre plus souple. La question avec la recherche de la certitude vient souvent dans la recherche d'une définition officielle de l'interculturel plus fluide. Est-ce possible? Au LABRRI, on avait les mêmes discussions parce qu'il y a des gens au LABRRI qui voulaient un cadre plus fort et plus clair et d'autres qui disaient « non, tu ne peux pas encadrer le LABRRI ». C'est pour ça que j'ai mis le cadre de référence sur la scène pour dire que vous pouvez entrer ou sortir du cadre mais le cadre, c'est votre choix.





Table ronde 4 : Interculturel et justice sociale

Maude Arsenault (LABRRI, Université de Montréal),
Bochra Manaï (Ville de Montréal) et Veronica Islas (CRIC)

*Modérée par Francine Saillant, professeure émérite à la faculté des sciences
sociales de l'Université Laval*

La plupart des pays occidentaux ont mis en place des dispositifs de lutte contre les discriminations et le racisme, de prévention et de réparation des préjudices subis par des populations racisées et marginalisées. Si l'interculturel mise sur un certain nombre d'outils pour réduire les inégalités dans la communication, il fait également l'objet de critiques, soit de favoriser une logique de différenciation ou encore de son incapacité à tenir compte des rapports de pouvoir. C'est dans cette perspective que plusieurs préconisent les approches anti-discriminations et antiracistes pour aborder non seulement ces enjeux, mais également pour leur capacité à mieux tenir compte des conditions sociales, économiques, politiques et culturelles comme facteurs de discrimination (Bosset, 2003)¹⁸. Avec l'émergence d'une approche interculturelle critique, nous pouvons nous interroger sur la façon dont l'interculturel peut ou pourrait contribuer à la lutte contre la

¹⁸ Bosset, Pierre (2003). Après 25 ans, la Charte québécoise des droits et libertés. Montréal : Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.

discrimination et le racisme. Si l'action juridique est souvent un des dispositifs mobilisés pour intervenir lors de situations ou de contextes discriminatoires, nous pouvons également se demander quelle serait le modèle de justice sociale proposé par l'interculturel et quels seraient ses leviers d'intervention?

Francine Saillant :

Il nous fait plaisir de vous recevoir et d'entendre parler de justice sociale. Quel beau sujet et quelle belle façon de mettre ensemble les questions antiracistes et les questions interculturelles. Alors nous aurons aujourd'hui trois panélistes. Madame Maude Arsenault qui coordonne le LABRRI et tous ces gens indisciplinés, n'est-ce pas? Elle fait un doctorat sur le rôle de la méfiance dans la construction de l'alliance thérapeutique des travailleurs immigrants blessés au travail. Madame Bochra Manaï, merci beaucoup, qui est de façon très fantastique la première commissaire à la lutte contre le racisme à la Ville de Montréal et qui détient un doctorat en études urbaines sous la direction d'Annick Germain à l'INRS. Enfin, madame Veronica Islas qui est directrice générale au Carrefour des ressources interculturelles. Nous sommes heureux et heureuses de vous avoir avec nous. Bob a annoncé qu'on aurait toutes les réponses, alors il vous a mis beaucoup de responsabilités entre les mains. Vous avez deux questions :

1. *Quel est le modèle de justice sociale proposé par l'interculturel? Est-ce qu'il y aurait quelque chose sous l'interculturel qui se cache qu'on n'aurait pas vu et que vous pourriez nous indiquer?*
2. Et la deuxième question, et je la reformule un peu car je la trouve un peu *tricky* : *de quelle façon l'interculturel contribue-t-il à la lutte contre la discrimination?*

Elles sont très proches, les deux questions. Il faut bien choisir l'angle qui vous sied le mieux. Qui sera la première personne à vouloir se prononcer?



Maude Arsenault :

Je vais commencer par quelques observations préliminaires que j'ai faites depuis que nous avons commencé un projet appelé au LABRRI, le « projet 2D »¹⁹. Selon moi, l'interculturel propose un modèle de justice sociale basé sur la reconnaissance de l'Autre comme un égal, notamment dans les appartenances socioculturelles respectives. Selon l'interculturel, les différences entre les groupes existent, tout simplement. Elles doivent être comprises, réfléchies et mises en perspective. Néanmoins, on ne doit pas leur attribuer de valeur. Je pense aussi qu'il propose un modèle de justice sociale reposant sur la croyance dans le bien fondamental de l'être humain. Que les dynamiques inégales de pouvoir peuvent s'ajuster grâce à la bonne volonté de ceux qui détiennent le pouvoir de le partager. Il s'agit là de la force de l'interculturel, mais peut-être aussi de sa faiblesse, sa naïveté. Enfin, ce que fait l'interculturel, c'est tenter d'amener les gens à s'asseoir ensemble et à dialoguer. Un mot qui ne devrait pas faire peur. Il paraît si simple, mais en fait il est si complexe puisque pour dialoguer, il faut d'abord mettre en place les conditions favorables à un vrai dialogue où toutes les parties peuvent s'exprimer équitablement.

Il faut ensuite s'assurer de la compréhension de ce qui est dit de la part de tous. Et finalement quoi? Quels sont les aboutissements d'un dialogue? À quoi devrait-on s'attendre? Mais revenons en arrière. Commençons par parler des conditions au dialogue. Selon moi, c'est surtout à cette étape qu'il faut que l'interculturel collabore avec des approches anti-discrimination et antiracistes pour lutter contre lesdites discriminations. Je me demande s'il ne faut pas que l'interculturel laisse sa place, qu'il reconnaisse que ce n'est pas son champ d'expertise. En effet, je ne connais pas toutes les théories du changement social, mais je pense qu'il faut déranger le statu quo pour permettre aux changements de s'installer, notamment lorsqu'on parle de dynamiques de pouvoir. Comme dans le mouvement *#Metoo*, le statu quo a dû être ébranlé par des dénonciations publiques pour que des remises en question se mettent en place.

¹⁹ Dialogues sur la discrimination



Je pense que les approches antiracistes et anti-discriminations ont le même rôle lorsqu'il est question de relations intergroupes. Ces approches sont celles qui sont nécessaires pour s'assurer des bonnes conditions au dialogue, notamment en militant pour donner la voix à ceux qui n'en ont pas, pour que de graves manquements à la justice soit adressés dans l'immédiat, pour que les lois qui protègent les plus vulnérables soient mises en place, etc. L'interculturel intervient un peu plus tard dans le processus lorsqu'on entame le dialogue. Il s'agit premièrement d'amener les gens à se reconnaître comme porteurs de culture et à se remettre en question dans leur quotidien et de leur propre chef, et ce, dans le but de faire des actions qui seraient plus justes et respectueuses de cet Autre. Grâce à des arguments, des concepts, des outils pédagogiques de plus en plus raffinés, l'interculturel accompagne les gens dans l'exploration de soi et de l'Autre pour tenter d'aboutir à un certain rapprochement. La plupart du temps, il s'agira de compromis, mais je pense que l'interculturel devrait se voir comme une approche d'innovation sociale. On peut penser l'aboutissement du dialogue comme une réponse novatrice aux problèmes contemporains. Une telle vision permettrait de pousser l'interculturel à réfléchir hors de la boîte, à être créatif, mais je ne m'attarderai pas sur le sujet parce que le chemin pour s'y rendre est encore fastidieux.

Finalement, l'interculturel est un modèle utilisé en toute conscience de la difficulté de l'exercice de s'explorer soi-même et l'Autre et à se remettre en question à un niveau de profondeur nécessaire pour questionner des codes culturels bien ancrés dans le subconscient. Ceci relève presque du mythique, comme le dirait [Gregory] Bateson. C'est pour cela que l'interculturel est un modèle qui se pratique dans le long terme, mais c'est aussi pourquoi il demande à poser un regard sur le système de manière à mettre en place des mesures favorisant cet exercice exigeant de la part de ses membres. Je pense que les approches interculturelles, anti-discriminations et antiracistes s'entendent très bien sur la nécessité de s'attarder sur le système, dans la lutte pour la justice sociale. Alors que les approches anti-discriminations sauront poser des regards plus justes sur les règles, les lois et les procédures qui créent ou perpétuent des discriminations, l'interculturel sera pointé du doigt. C'est cette manière de faire qui, ancrée dans les modèles culturels, met des



bâtons dans les roues à ceux qui tentent l'ouverture et le rapprochement vers l'Autre. Finalement, je pense que l'interculturel, en se connaissant de mieux en mieux avec ses forces et ses faiblesses, pourrait être un atout dans la compréhension de soi et de l'Autre et dans l'atteinte de la justice sociale.

Bochra Manaï :

Tenter de saisir l'interculturel dans son lien à la justice, c'est ce que l'on tente collectivement d'attraper depuis le début de l'évènement. Je suis arrivée avec le doute et ce culte de l'incertitude que El Hadji Diaw nous a amené à poser. Je suis arrivée avec beaucoup d'ambivalence aujourd'hui, comme en général dans ma vie. Je suis allée voir Rachida pour lui dire : « Est-ce que toi aussi tu vis cette ambivalence comme personne qui s'identifie autant comme féministe et antiraciste? ». J'ai toujours trouvé que l'opposition entre la perspective interculturelle et la perspective antiraciste était inutile, qu'elle était inappropriée, même. J'ai toujours trouvé que cela nous menait à faire fi de la complémentarité des concepts et des réalités, comme d'autres présentations l'ont évoqué.

Pour moi, il faut d'abord rétablir le fait que la justice sociale, ce qu'elle vise, c'est de remettre au centre la réflexion sur les rapports de pouvoir. Cela a été évoqué précédemment. Cela vise à restituer, décrire, analyser et documenter toutes les iniquités qui peuvent exister et qui se construisent en fait socialement et historiquement. Pour moi, le lien entre interculturel et justice sociale doit nous imposer de trouver les leviers de transformation, comme Maude viens de le mentionner. Les deux concepts, même si cela semble un peu abstrait, ne se posent pas dans la même temporalité, et ne me semblent pas être du même ordre. C'est comme s'il y a des situations interculturelles que l'on peut analyser versus une analyse très historiciste.

Une des réflexions à avoir également, c'est la façon avec laquelle l'interculturel ne doit pas dissoudre ou éluder la réflexion sur les rapports de pouvoir. Comme si tout se passe avec



une forme d'égalité que les antiracistes, dans le fond, essaient d'éclairer autrement. Pour moi, l'approche interculturelle donne une couche différente et qui complète, ou qui ajoute à la perspective antiraciste.

Le modèle de justice sociale auquel contribue l'interculturel implique que les personnes en situation d'iniquité ou de discrimination puissent participer à la conversation. Pour être un peu moins abstraite, elles participent aussi à la conversation sur l'interculturel et à la pensée interculturelle. Penser l'interculturel, cela doit nécessairement se situer aussi dans un site, un lieu, dans un cadre ou dans une administration. On doit se situer. Comme géographe, je nous impose aussi de ne pas penser l'interculturel de façon hors sol. Cela s'ancre quelque part. Comme docteure en études urbaines, j'analyse l'interculturel et l'antiracisme à partir d'une positionnalité de ville et de municipalité.

Le lien entre interculturel et justice sociale consiste à se demander qui parle de quoi, où et à quel moment. Un exemple récent permet d'illustrer ceci : lorsqu'il y a eu médiatisation d'une conversation entre plusieurs interculturalistes québécois dans les derniers mois, ma première interrogation a été « Mais où sont les Jean-Claude Icart, les Myrlande Pierre, les interculturalistes qui pensent aussi la perspective de discrimination et qui amènent une lecture sur le racisme et sur la perspective systémique du racisme? » Cet échange devrait pourtant se faire de façon beaucoup plus décomplexée avec la perspective antidiscriminatoire qui analyse légalement, juridiquement, et qui se présente comme levier d'analyse historique des inégalités.

Si on regarde du côté de la praxis montréalaise et québécoise, les lacunes en termes de politiques interculturelles et antiracistes est une réelle question. David Carpentier a posé certains des éléments qui me troublent beaucoup depuis des années. En réalité, il y a une opportunité dans le fait qu'il n'y a pas de politique interculturelle au niveau provincial. Cela permet de créer une positionnalité et un leadership alliant interculturel et antiracisme à partir d'une réalité montréalaise et à partir d'une perspective de municipalité et d'administration municipale. Cela permet de mieux se situer sur les dossiers du racisme systémique et de la nécessité de justice, autant que sur celui de l'interculturel.



L'administration municipale a démontré qu'elle était capable d'avoir les bonnes conversations et d'avoir les espaces de gouvernance, de réflexion et de transformation des pratiques municipales nécessaires pour avancer.

Veronica Islas :

Je vais répéter des choses que les collègues ont dit en amenant mon point de vue, parce que pour moi, l'interculturel, et comme on le voit sur le terrain au CRIC²⁰, c'est vraiment une situation à la fois qui ne peut pas se répliquer dans une autre. Pour moi, l'interculturel nous donne des outils et un cadre de référence sur le terrain qui ne viennent pas en contradiction avec d'autres. Cela nous amène à une étude dans laquelle on n'entre pas tout de suite dans l'analyse de la discrimination parce que cela pourrait être quelque chose d'autre, mais cela pourrait être également de la discrimination. Si c'est de la discrimination, on s'y attarde et on s'assure d'accompagner dans l'action et d'accompagner AVEC et pas POUR.

Nous le faisons avec les personnes et c'est vraiment du « *power to the people* » parce qu'il faut donner l'*empowerment*. Je pense qu'en ce moment, on est rendu dans une société, avec les réseaux sociaux et avec la réutilisation et l'instrumentalisation de différents concepts théoriques, où il y a des dangers réels. L'interculturel est un cheval de Troie pour entrer dans des réseaux, déconstruire, rebâtir et éviter la polarisation. Parce que la polarisation, comme on le constate à chaque fois qu'il y a un évènement, cela nous revient dans la face sur le terrain. On a des personnes qui vont venir nous dire des choses épouvantables. Par exemple, on a eu une brigade qui outillait les personnes sur la COVID-19 pendant l'été. Une brigade de femmes immigrantes qui revenaient chaque semaine avec des commentaires racistes ou des micro-agressions. Parfois, c'était un racisme

²⁰ Carrefour de ressources en interculturel



évident. Parfois c'était de la micro-agression avec la question asiatique associée au virus et à la culpabilité, etc.

Donc, tu vois comment c'est instrumentalisé et pour moi la question de la récupération et de l'instrumentalisation ne revient pas qu'à l'action interculturelle. Cela revient aussi à la lutte antiraciste, à la discrimination et même à la diversité. Pour moi, les questions qu'on doit se poser en tout temps : si on veut avancer la justice sociale et la lutte contre la discrimination, qui en profite? Tu es en train de dire quelque chose, mais qu'est-ce que tu proposes? Dans ton discours, qu'est-ce que tu proposes comme moyens pour avancer cette lutte-là? Et là, cela a du sens. Et là, on est capable de remettre à leur place les personnes et les politiciens qui veulent en profiter en les responsabilisant directement sur les actes qu'ils posent. Sinon, il est certain que n'importe quel « D » – Diversité, Discrimination, Dialogue – est récupéré par les politiques ou par des personnes qui visent un gain. Et ce sont les 3D, ce n'est pas juste un « D », ce sont vraiment les 3D qui sont récupérés. Il faut donc faire énormément attention par rapport à cela. Pour moi, c'est vraiment de créer des liens de solidarité et de nouvelles alliances. Cela, on peut le faire quand on est sur le terrain, avec les autres personnes et en se voyant comme un être culturel. Une des grandes richesses que la question interculturelle amène, c'est de dire : « On est tous culturels. Ce n'est pas les personnes de la société d'accueil qui sont universels et les "culturels", c'est l'Autre. On est tous culturels et on a tous des lunettes ». Il faut tenir cela en compte si on veut vraiment faciliter un vrai vivre ensemble.

Questions du public

Bob White :

En quoi le fait d'ancrer l'interculturel peut-il contribuer à appuyer la justice sociale?



Veronica Islas :

Selon moi, si on le fait avec les personnes et qu'on leur donne des outils, elles peuvent revendiquer à n'importe quel niveau. Un défi de l'interculturel, c'est qu'il demande du temps et des ressources. Cependant, on est dans un modèle économique. Cela a l'air d'une critique du capitalisme, et ça l'est! Parce que notre système économique nous amène à chercher des solutions magiques. On est dans la pensée magique que là je vais faire un outil, une affiche, ça va résoudre le problème. Ce n'est pas vrai! Cela demande du temps. Cela demande du dialogue et cela demande de la bienveillance. Et c'est sur le terrain qu'on peut faire cela. Il faut vraiment faciliter des espaces de dialogue et de discussion, sans que des personnes qui ont d'autres agendas viennent gérer et nous imposer un cadre avec des visées politiques quelconques. Pour moi, c'est à cela que ça sert d'être ancré, mais tu ne peux pas ancrer sans outiller. Encore là, c'est vraiment de donner la parole aux personnes qui sont les plus touchées et de t'assurer que tu donnes les ressources pour qu'elles puissent vraiment prendre les outils pour aller revendiquer leur droit.

Francine Saillant :

Il y aurait quelque chose qui va dans le sens de ce que disait Bochra tout à l'heure : « Inviter les personnes à la table pour définir les choses », mais aussi de parler d'une sorte d'interculturel par le bas, qui n'est pas défini de manière trop stratosphérique. J'aime bien l'idée de l'ancrer dans des situations terrain, mais aussi dans des situations décisionnelles, des décisions qui sont prises avec les groupes et les personnes qui sont vraiment prises à partie. Certainement, il y a vraiment dans vos trois réponses une relation forte. Vous ne créez pas cette espèce d'opposition très artificielle entre l'antiracisme et l'interculturalité.

Maude Arsenault :

Je pense aussi que d'ancrer dans le terrain, c'est ramener aussi les relations humaines de l'avant. Si on veut plus de justice sociale, il faut faire appel à la compassion, l'empathie, la tolérance. Ce sont des éléments qui se créent dans le lien social, pas sur le papier ou sur Internet. Avec internet, j'ai l'impression que cela a créé l'inverse. C'est sûr que je n'ai pas



l'expérience terrain de Veronica, mais j'aurais l'impression de dire que le terrain et ses relations ramènent de l'avant cet outil-là qu'est la compassion et qui est important dans la lutte pour la justice.

Bochra Manaï :

Pour moi cela revient à la question qui a été posée tantôt sur le fait que les individus se sentent piégés par cette espèce de dissonance qu'il peut y avoir entre une perspective municipale et une perspective étatique, ou au moins au provincial. Pour moi, ça revient à dire : quelle est la boussole que nous avons autour de nous pour déterminer que ce qui est vécu dans telle situation, c'est de l'ordre de la discrimination, du harcèlement discriminatoire, du racisme tel que défini par la Charte, un incident, un crime haineux tel que défini par le code criminel ou une situation dans laquelle tu dois être en interaction avec un autre individu? Je sais qu'il y a aussi la perspective systémique. Je sais que l'interculturel, ce n'est pas juste de l'interpersonnel. Pour moi, c'est comme une boussole. Ça permet de restituer aussi une capacité citoyenne aux individus, de déterminer si on est en train de se faire bafouer ses droits en tant que personne noire ou en tant que personne qui porte une kippa dans les rues de Montréal. C'est aussi déterminer s'il faut activer une réponse en termes de droits civiques, si je peux utiliser ce terme-là, en termes de citoyens de la métropole et du pays, ou juste en termes de « eh bien, il y a un lien interculturel à établir ». Le fait d'ancrer est important parce que si on veut amener une perspective de changement systémique, il faut aussi aller à l'échelle individuelle, soit comment l'individu vit dans son environnement le plus immédiat. La géographe en moi ne peut pas s'empêcher de dire qu'il faut absolument amener une perspective multiscalair.

Bob White :

Une des premières questions sur laquelle je voulais revenir était de voir les liens entre une approche interculturelle critique et une approche antiraciste. Vous avez tous abordé un peu la question. Comment la première se distingue de la seconde? Bochra a commencé avec le malaise que ça crée de mettre trop d'accent sur la différence entre les approches



et entre ces courants de pensée. Je me dirige vers Maude parce qu'elle est devenue notre spécialiste de la question et Bochra a participé à ces dialogues sur les 2D. Mais est-ce que tu es d'accord avec ce qui se dit? Bochra semble vouloir dire qu'il n'y a pas de différence ou qu'il ne faut pas faire la différence entre les deux courants.

Maude Arsenault :

Premièrement, j'aimerais dire que depuis le début de l'événement, à chaque table ronde, tout le monde amène cette question-là. Je me demande, il y a cinq ans ou même trois ans, en aurait-on autant parlé si nous avions fait cet événement? J'ai vraiment aimé le fait qu'on célèbre le LABRRI, qu'on parle de l'interculturel, puis que la question de l'antiracisme, du racisme et du pouvoir est vraiment prédominante. Je pense qu'il y a un avancement. Ce que moi j'ai pu constater, puis je pense que c'est drôle à dire parce que mon gros exemple de la plus grande complémentarité que j'ai vue est lorsque j'ai entendu Bochra Manaï en entrevue avec Fabrice Vil²¹ dans son podcast. Ton parcours en lui-même montrait très bien comment les approches antiracistes et interculturelles étaient complémentaires, mais elles étaient utilisées à différents moments. Tu disais dans le podcast que la revendication a permis la création de ton poste qui aujourd'hui va te permettre, avec des méthodes un peu plus interculturelles, d'aller convaincre les gens maintenant de l'intérieur à aller mettre en place ce qui a été revendiqué. Je trouve que c'est le meilleur exemple de la complémentarité des deux approches. Comme tu dis, c'est une boussole. Je pense qu'il y a certains moments, certaines situations, où il faut mettre un pansement, surtout quand ce sont des injustices qui sont vécues. Je pense que l'interculturel est trop sur le long terme et ne va pas répondre à la question de la bonne manière parce qu'il y a des gens qui sont fatigués de subir ces injustices. Il faut mettre le pansement tout de suite. Mais sur le long terme, est-ce que c'est juste en obligeant les gens à suivre les lois, à ne pas discriminer qu'on va vraiment avoir un vivre ensemble? Je ne crois pas. C'est là que je pense que l'interculturel va apporter un autre type de réponses pour d'autres types de problèmes.

²¹ <https://open.spotify.com/episode/0yz4JFWYp5iRaNCIXQy5Lm>



Francine Saillant :

On a fait appel tantôt à une approche complémentariste. Je crois qu'on est là-dedans. Une question qu'on peut se poser puisqu'il est tellement question de dialogue dans le domaine interculturel est : *jusqu'à quel point le dialogue est possible sans la reconnaissance des blessures morales?* Il y a de vraies blessures quand on parle de racisme et de discrimination et quand on veut penser des rapprochements dits « interculturels ». Il y a cette question qui est sur la table de discussion. Je crois qu'on a peut-être besoin de certaines notions intermédiaires pour faire en sorte que les deux approches s'articulent, au mieux dans le concret. C'est le genre de travail qu'on fait dans les organismes où on travaille profondément le rapprochement, mais aussi la reconnaissance, ce que notre gouvernement n'est pas capable de faire actuellement. C'est le problème qu'on a avec cette politique qui ne reconnaît pas l'existence de racisme systémique.

Maude Arsenault :

Une question qui a été posée tout à l'heure disait : « Comment éviter l'instrumentalisation de l'interculturalisme? » Je pense qu'une des premières réponses serait de reconnaître officiellement le racisme systémique et le mettre sur la table pour enfin éviter qu'on parle d'interculturalisme lorsqu'on ne veut pas parler de ce sujet-là.

Veronica Islas :

C'est vraiment drôle parce que nous on utilise, dans le cadre de nos ateliers d'information, les 3D et on a même fait un jeu dans lequel on montre les limites de chacun. Pour montrer les limites du dialogue, ce qu'on dit est que si une personne racisée a vécu de l'agression, de la discrimination de la part de police, c'est parce qu'il y avait un problème de compréhension interculturelle. On est justement là parce que s'il y a quelque chose d'universel, c'est qu'on a tous des biais dans toutes les cultures. On pense qu'on est les détenteurs de la réalité. Mais c'est juste question de reconnaître que nous-mêmes, nous avons des façons de voir l'inclusion, mais que ce n'est pas la seule clé. Il y a plusieurs clés. Pour différentes situations, on va devoir entrer par une porte différente. Les approches



diversité, discrimination et dialogue sont complémentaires. Donc, à la place de vouloir éradiquer une par rapport à l'autre, c'est de dire : « Travaillons ensemble contre les personnes qui veulent assimiler ou qui veulent carrément exclure et qui veulent un *melting pot* et totalement ignorer les droits humains des personnes bafouées de leurs droits ». Pour moi, on est vraiment dans ça. On jase beaucoup de tout cela, mais il faut se positionner contre l'exclusion et contre l'assimilationnisme.

Bob White :

D'un point de vue systémique, il faut vraiment voir quelle approche ou quels outils vont aider à résoudre le problème qui se présente. Il faut savoir choisir et mobiliser les bonnes personnes qui connaissent cette approche-là. Francine, tout à l'heure tu as voulu dire maillage, mais tu t'es repris en disant conjugaison. Je trouve que conjugaison, c'est plus facile que le maillage, mais peut-être ce ne l'est pas en français.

Donc, avant de terminer le panel, j'ai quelques commentaires qui sont complémentaires avec ce que vous avez présenté. De la part de François Rocher qui était avec nous à distance : « Pour lier l'interculturalisme aux enjeux de justice sociale, il faut que cette notion soit profondément subversive. Et j'entends beaucoup de subversif dans les discours, mais c'est un des plus grands préjugés à l'égard de l'interculturel, c'est que c'est mou, c'est assis sur la clôture, ce n'est pas assez critique ». Alors il continue : « *Comment y arriver quand on insiste surtout sur sa dimension consensuelle?* » C'est vraiment une très bonne question. Une autre question : « *Quand on parle de justice et d'inégalités, la critique du capitalisme n'est-elle pas nécessaire dans un interculturel qui se veut critique?* » De très bons éléments de réflexion. Ensuite : « *Comment faire avancer la justice sociale avec l'interculturel si nous avons un gouvernement provincial qui est prêt à introduire des lois discriminatoires et une population qui ne se soulève pas envers cette discrimination?* »





La relève en interculturel : Discours de Anthony Grégoire

10 ans, c'est ce que fête aujourd'hui le LABRRI : 10 années de travail acharné pour l'interculturel à travers lequel, chercheurs et chercheuses se sont investis dans le cadre de projets les plus divers et intéressants les uns que les autres. Pour cela, il convient de les féliciter, vous tous et toutes, pour leur contribution fascinante qui modèle depuis quelques années le resserrement d'une discipline de recherche au potentiel qui ne fait aucun doute. On ne saurait aussi passer sous silence l'immense travail des organismes et institutions montréalaises qui participent à la réflexion et s'impliquent grandement par l'accueil essentiel de plusieurs étudiants et étudiantes qui trouvent chez eux (chez vous!) des terrains fertiles où mener à bien leurs recherches.

Mais il est une implication à ce travail aussi qui ne fasse aucun doute à mon égard : celle de tous les étudiants et les étudiantes qui sont au LABRRI et qui y sont passés depuis le tout début. Il m'apparaît évident que la transmission de ce « chantier » qu'est l'interculturel par nos directeurs et nos directrices a permis à ces étudiants et ces étudiantes de sculpter l'interculturel de demain. Pour preuve de l'importance et de l'impact de leur contribution à l'interculturel du LABRRI, je ne prendrai que ce que, moi, je peux voir directement depuis (tout de même!) les six dernières années; avec une implication qui s'accélère d'autant plus depuis les deux dernières années marquées par la pandémie (fallait-il encore qu'on en parle!). En effet, le bouillonnement des réflexions étudiantes est souvent à la base de projets de mobilisation et d'organisation. Des projets qui, dans le cas du LABRRI, se sont inscrits très tôt dans la nécessité de répondre aux

besoins des étudiants et étudiantes, à la maîtrise comme au doctorat (notamment, l'isolement), mais aussi dans cette nécessité de résilience face à une crise qui ne pouvait pourtant pas ralentir leurs ardeurs.

Très tôt, des ateliers académiques se sont organisés autour de thématiques spécifiques de recherche, par des étudiants et pour des étudiants, tout en conciliant l'interculturel en recherche avec la possibilité d'aller au-delà de l'interculturel de l'« Académie ». De la création d'un groupe WhatsApp inter-espèce à la planification de visionnements et de réflexions sur la place de l'interculturel au cinéma, en passant par la représentation en images de l'interculturel dans l'espace public, les étudiants et les étudiantes ont fait preuve de créativité pour faire de l'interculturel, de façon pas toujours consciente, un moteur d'émancipation intellectuel et ce, dans plusieurs sphères de leurs vies respectives.

La volonté toute engagée, voire militante, de ces membres du laboratoire qui tentaient de comprendre véritablement ce qu'est finalement l'« interculturel », s'est donc inscrit tout naturellement dans ce qu'il y a effectivement de plus récurrent au LABRRI. De fil en aiguille, certaines discussions seront devenues des projets, et plusieurs projets auront vu le jour sous différentes formes. Entre autres, citons le projet *Dialogues sur la discrimination*, communément appelé le « Projet 2D », projet désormais financé et qui tente de mettre en dialogue les approches interculturelles et antiracistes. Citons aussi la mise sur pied permanente d'une communauté de pratique étudiante au LABRRI qui mise sur la consolidation des acquis théoriques de nos formations respectives pour mieux s'inscrire, en tant que chercheurs et chercheuses, dans les enjeux de la recherche, aujourd'hui comme demain.

À l'heure actuelle, il nous semble difficile de parler de la « relève du LABRRI ». Cette relève se retrouve souvent devant l'incertitude de bien cadrer dans « l'interculturel du LABRRI », voire même dans un questionnement sur la pertinence même de nos recherches. Il est fréquent que j'entende quelques étudiants douter de véritablement être « la » relève. Certains y rêvent, certains y travaillent et, dans tous les cas, ils arrivent toujours à ajouter leur grain de sel à cet interculturel qu'on cherche tous et toutes et à



contribuer à quelque chose que nous parvenons toujours mal à définir si ce n'est que comme un objet fuyant...

Aujourd'hui, toutefois, vous avez l'opportunité de mettre des noms et des visages sur celles et ceux qui y contribuent et qui constituent la relève étudiante en interculturel à Montréal, voire à l'international grâce à la grande diversité d'intérêts et d'actions mis de l'avant par ces étudiants et étudiantes. De la relation d'aide, la santé et la citoyenneté, en passant par les arts, les pratiques municipales et l'inclusion de groupes marginalisés, sans oublier les politiques, les commissions et la théorisation de problématiques en contexte interculturel : à l'étranger comme ici, c'est tout le spectre de l'interculturel qui éclate à travers le prisme des étudiants et des étudiantes pour la recherche d'aujourd'hui, mais surtout celle de demain. Si le LABRRI a été créé dans l'idée d'éviter la perte du savoir interculturel au Québec, on constate aujourd'hui, après ces 10 premières années, que le simple fait de s'organiser autour de ce mot remplit en partie cette mission. Toutefois, on peut aussi affirmer que cette mission n'aurait pu prendre sa forme actuelle sans la mobilisation et les réflexions étudiantes qui contribuent à l'élargissement de ce même concept qui nous réunit ici, aujourd'hui.

À tous les étudiants et les étudiantes, en mon nom personnel (et très certainement au nom de plusieurs d'entre nous ici), je tiens à souligner votre contribution inestimable à ce beau milieu qu'est le LABRRI et l'interculturel au Québec! Soyez fiers et fières de ce que vous accomplissez!

Bravo!





Mot de la fin : Lomomba Emongo

Rachida Azdouz :

Merci beaucoup Anthony pour ton discours très rafraîchissant et très revigorant. Avant de passer la parole à notre ami Emongo pour le mot de la fin, je voudrais d'abord remercier, Bob White et toute l'équipe du LABRRI qui ont rendu cette rencontre possible. Merci de m'avoir invitée à être avec vous encore aujourd'hui. Quand on vous invite à un événement comme celui-là, 10 ans, on a l'impression qu'on est invité à un bilan, où on va nous présenter des résultats de recherche, des outils, des guides. Mais ce n'était pas du tout ça. On a plutôt beaucoup entendu parler de l'interculturel dont je me revendique, à tout le moins dans lequel je suis à l'aise depuis 30 ans. On a entendu parler de doutes, d'incertitudes, d'humilité, de questionnements, de relations interpersonnelles. Parce que ce sont d'abord des relations interpersonnelles, avant d'être des relations interculturelles. D'appivoiser ce doute, de l'accepter puisqu'il fait partie intégrante de l'identité même de l'interculturel qu'il ne faut surtout pas définir.

On a parlé de complémentarité, d'ancrage, mais aussi de différences. Il y a des différences entre les approches. On a beaucoup parlé de l'interculturalisme comme d'une approche et pas comme d'un modèle de vivre-ensemble, Dieu merci! S'il fallait avoir un modèle de vivre-ensemble, une recette, ce serait inquiétant. Et j'ajouterai quand même, parce que pour moi c'est quelque chose de très important : bien que complémentaires, les approches interculturelle et antiraciste vivent aussi des tensions. Par essence, l'interculturalisme n'est

pas une posture radicale et militante; je précise que « radical » et « militant », ce ne sont pas des gros mots, ce sont même des réponses légitimes aux violences politiques et économiques, mais ce n'est pas la vocation première de l'interculturalisme, qui privilégie le dialogue, la médiation, l'acceptation du conflit, de la discorde féconde et des désaccords sur la conception même de la vie bonne. Alors moi, je suis très contente de ce que j'ai entendu aujourd'hui, même si je constate que l'approche interculturelle gagnerait à être davantage explicitée, dans toutes ses variantes et ses différents courants, pour corriger certaines perceptions erronées qui ont la couenne dure : en effet, certains assimilationnistes l'accusent d'être une sorte de multiculturalisme déguisé, et certains antiracistes l'accusent d'être une forme d'assimilationnisme déguisé.

Et je vais laisser le mot de la fin à Emongo qui est professeur au Collège Ahuntsic, mais qui est beaucoup, beaucoup, beaucoup plus que ça. Il est auteur, et je peux vous dire que Emongo, pour avoir eu le plaisir de le lire, a une plume absolument magnifique.

Lomomba Emongo :

Bonsoir. Soyez assuré que je ne vais pas faire un discours, ou vous retenir longtemps. Mon mot de la fin comprend en fait quatre mots.

Le LABRRI fut un rêve de quelques individus (je dirais) mal famés – nous avons des problèmes de compréhension entre nous-mêmes. Aujourd'hui, le LABRRI est une promesse qui, je crois, est en train d'être tenue. Et vous m'en voyez heureux. Bien entendu, ce ne fut pas toujours facile. Par exemple la première question à résoudre était : où loger le LABRRI?

Puisque, et c'est mon deuxième mot, qui dit LABRRI dit interculturel; mais lequel? Voyez-vous, l'interculturel n'est pas une discipline scientifique – ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre. Ce n'est pas non plus une idéologie politique. Ce n'est pas une doctrine



religieuse. Ce n'est pas un recueil de pratiques sociales. Ce n'est pas un code d'éthique pour un quelconque dialogue. Alors qu'est-ce que c'est que l'interculturel?

Si je le savais...

Car, voyez-vous, l'interculturel rencontre un obstacle majeur : est-ce que l'interculturel peut faire abstraction du culturel? Il faut faire attention au moment de répondre à cette question. Dire non, c'est peut-être un piège; dire oui, c'est tout aussi un piège. Il y a ici le risque, d'abord, de ruiner toute possibilité de définir l'interculturel, parce que dès que j'ouvre la bouche, je parle dans une langue, je suis donc situé d'office dans une culture donnée. J'irai plus loin : même quand je n'ouvre pas la bouche, je pense dans une langue, je m'inscris dans un schéma linguistique connu, je suis donc toujours et déjà situé dans une culture donnée. Je vais encore plus loin : même quand je rêve la nuit, je rêve dans une langue, je vois des maisons, des hommes, bref je ne réinvente pas la roue.

Tout cela donne l'impression qu'il n'y a aucune possibilité de définir l'interculturel. Heureusement, ce qui fait obstacle à la définition, fait aussi la vérité de la définition de l'interculturel. L'interculturel ne peut se définir que par vous ou par moi, tout comme il ne peut être vécu que par vous ou par moi. Comme vous l'avez entendu tout au long de ce colloque – et ce n'est pas un défaut – il est quasiment impossible de parler de l'interculturel autrement qu'à travers ses applications. D'où l'éducation interculturelle, les compétences interculturelles, etc. Mais qu'est-ce que l'interculturel comme substantif (non comme adjectif)?

Encore une fois, si je le savais...

Pourtant, je vais quand même essayer d'y répondre. Je sais, c'est périlleux ce que je vais faire; mais il m'arrive d'avoir, de temps en temps, un petit goût prononcé au suicide interculturel.

Je pense donc que l'interculturel peut se dire comme un projet que nous voulons, vous et moi, bâtir de nos propres mains – de sorte qu'il n'est pas encore là puisque nous voulons



le bâtir –, mais un projet dans lequel nous sommes toujours et déjà partie intégrante. D’où le problème. Nous le projetons mais, ce faisant, notre démarche est déjà comprise dans ce que nous-mêmes projetons de faire. Ce problème m’apprend tout simplement qu’il n’y aurait jamais d’interculturel s’il n’y avait pas de culture, et que chacun d’entre nous (qui voulons bâtir le projet de l’interculturel) se réfère à tout le moins à une culture donnée.

J’ai dit quelque chose sur le LABRRI, qui fut un rêve devenu une promesse. Je viens d’en dire un autre sur l’interculturel lui-même. Mon troisième mot sera un merci à chacune et à chacun d’entre vous, participant.es ou panélistes de l’événement de ce jour qui clôture le colloque du dixième anniversaire du LABRRI.

Un merci tout spécial aux étudiant.es du LABRRI. Je pense que la plus grande réussite du LABRRI, c’est justement cette dimension pédagogique de son travail : nous nous étions dit que n’ayant pas le monopole du mot interculturel ni de la réalité qu’il recouvre, il nous fallait le construire non seulement entre chercheurs et chercheuses, mais aussi avec nos étudiants et étudiantes.

Merci aussi à l’Université de Montréal, particulièrement à son département d’anthropologie qui a eu le courage, Ô combien louable, d’oser loger l’interculturel en son sein. Certains se sont demandé : mais qu’est-ce que c’est que cette histoire d’interculturel qui ne répond à rien? En effet, si ce n’est pas académique, comment pourrait-on le loger dans une université? Mais une université, n’est-ce pas cela aussi : oser ouvrir de nouveaux sentiers malgré les difficultés?

Un immense merci à l’UQAM qui nous a prêté ce cadre magnifique porteur d’un nom emblématique : « Cœur des sciences ». Voyez-vous, l’espoir existe encore : la science a encore un cœur et c’est tant mieux; mais il faut venir à l’UQAM pour le découvrir.

À toute personne qui, de loin ou de près, a participé à la préparation de cet événement, combien de fois reporté pour toutes sortes de raisons, je réitère le même merci au nom de l’ensemble des membres du LABRRI et de son directeur.



Et mon tout dernier mot, le quatrième, si vous le permettez, sera de féliciter, mais chaleureusement, les organisateurs du colloque que nous clôturons aujourd'hui, particulièrement les étudiant.e.s, que dis-je, les générations d'étudiant.e.s qui sont passées par le LABRRI. On en a entendu quelques-un.e.s tout au long des assises du colloque, dont quelques-un.es sont déjà diplômé.es, voire dans le monde du travail. Parmi eux/elles, il s'est toujours trouvé de véritables perles, des jeunes gens brillants qui ont pris leur implication à cœur, au point que nous nous disons à chaque fois : qu'est-ce qu'on aurait été sans ces personnes-là?

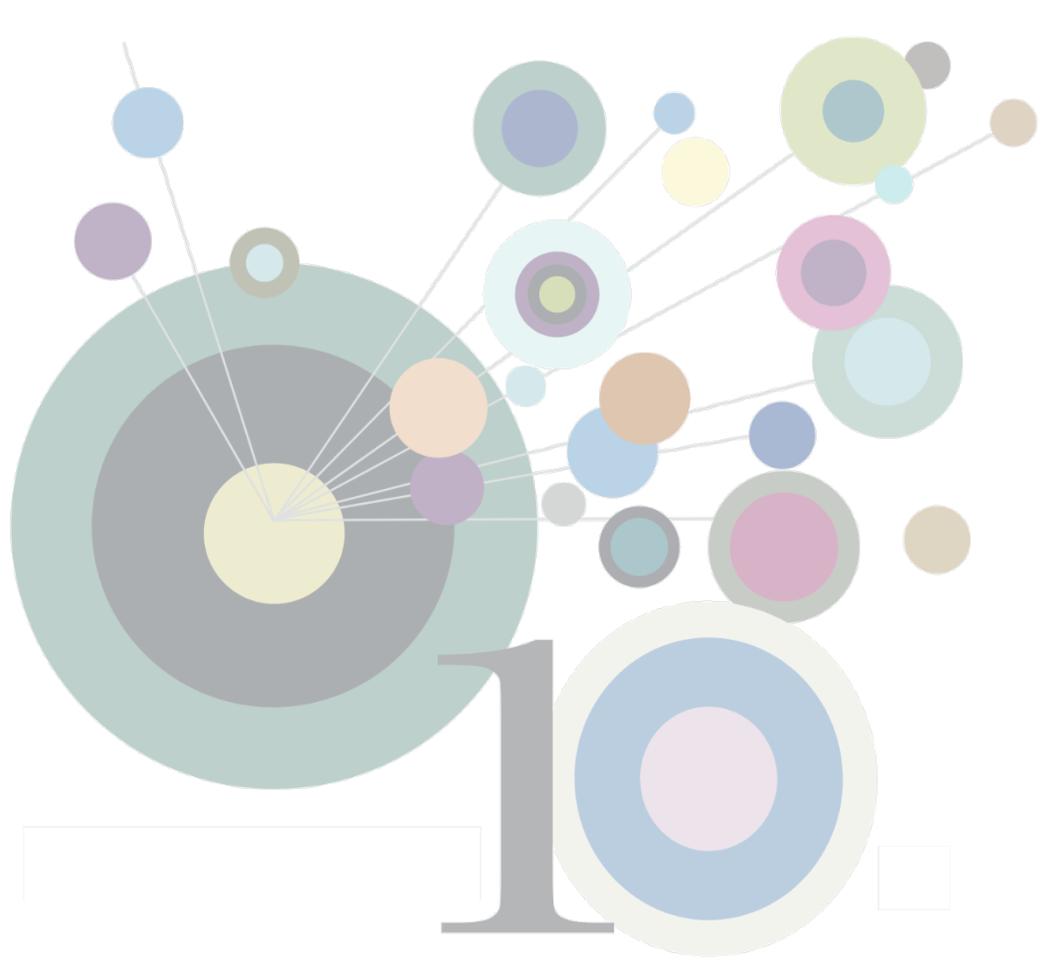
Enfin, Mesdames et Messieurs, voulez-vous m'aider à applaudir, comme vous savez si bien le faire, le LABRRI?

Bob White :

Quelle belle façon de terminer la journée. Tu as dit quelque chose que j'ai essayé de dire moi-même dans mon introduction, mais je n'ai pas trouvé les mots. Il fait cela tout le temps. Il va aller chercher le mot que je cherchais. Alors le LABRRI, c'était au départ une sorte de rêve, une folie. Et là, c'est devenu quelque chose qui est plus proche de l'ordre d'une promesse. J'aime beaucoup cette idée de la promesse. On n'avait jamais dit cela avant, mais c'est ça que je ressens après 10 ans. Je suis extrêmement fier de nos étudiant.e.s, de mes collègues, du travail avec tous nos partenaires. Je suis un peu dépassé par l'émotion. Merci d'être là, puis j'espère qu'on va pouvoir continuer à faire ça ensemble.



Commentaires critiques





Commentaire sur un postulat affirmant un surinvestissement de temps de 40 % pour les professionnels intervenant dans des quartiers et arrondissements pluriethniques

Guy Drudi, doctorant en sciences humaines appliquées, LABRRI

Mon commentaire examine l'énoncé de Battaglini (2010)²² sur l'intervention dans les services de santé et les services sociaux à Montréal, à savoir « que le travail dans les quartiers et les arrondissements pluriethniques exige environ 40 % de plus de temps pour les tâches habituelles des professionnels » (White 2017 : 45)²³. Cet énoncé n'est pas directement abordé dans les Actes du Colloque du 10^e anniversaire du LABRRI, mais il fut souvent repris au cours des communications du LABRRI et constitue un nœud important du modèle de pluralisme proposé par le LABRRI (idem ;45)²⁴.

²² Battaglini Alex (dir.) (2010). Les services sociaux et de santé en contexte pluriethnique. Montréal, Éditions Saint-Martin.

²³ White, Bob W. (2017). « Pensée pluraliste dans la cité : l'action interculturelle à Montréal ». Dans *Anthropologie et Sociétés* 41, n°3 : 29-57.

²⁴ White (2017) mentionne que cette statistique, « selon Battaglini, serait une estimation conservatrice dans certains contextes » (p.43) pour l'ajout de ressources additionnelles dans la livraison des services, en particulier pour les services d'interprètes et les besoins de formation pour les intervenants sur l'immigration et l'interculturel (Battaglini 2005).

Pour saisir la portée de cet énoncé, il faut se référer au rapport préparé par l'équipe Culture et migration de la Direction de santé publique de Montréal en mars 2005²⁵, réalisé à la demande de l'Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux. Il s'agissait d'alimenter la réflexion portant sur les besoins propres à la région montréalaise en termes d'intervention en contexte pluriethnique et de justifier des sommes d'argent supplémentaires pour effectuer ce mandat.

Résultat : en tenant compte de l'hypothèse qu'une intervention auprès d'une personne immigrante est plus longue en moyenne de 40 % et que 7,32 % du total des usagers sont des personnes d'immigration récente dont la langue maternelle n'est ni le français, ni l'anglais, la part des coûts alloués à ces personnes est de 6 320 430 \$, soit 2,9 % du coût des heures travaillées directement auprès de la clientèle totale (Battaglini 2005 : 9).

Les données du rapport proviennent d'une estimation subjective fondée sur « des entrevues auprès de 30 gestionnaires de CLSC à Montréal et (...) [des] groupes de discussion auprès de 66 intervenants de ces mêmes CLSC » (Idem : 4), sur un « exercice administratif réalisé au CLSC Parc-Extension afin d'évaluer la durée réelle des interventions auprès de personnes immigrantes » (Idem : 4) et sur « des rapports financiers des CLSC de la région montréalaise à partir desquels les estimés présentés à la fin de ce document ont été calculés » (Idem : 4). Autrement dit, l'étude se base sur une estimation subjective de la durée supplémentaire de l'intervention de 40 % et revendique des ressources financières supplémentaires de 40 % sans les documenter spécifiquement. Ainsi, d'une approximation subjective de l'intervention, on justifie des ajouts budgétaires, passant d'une logique clinique à une logique comptable. On change de niveau de discours ce qui crée un nœud, tel que décrit par White (2017)²⁶.

²⁵ Battaglini, Alex (2005). « L'intervention de première ligne à Montréal auprès des personnes immigrantes ». Montréal : Équipe Culture et migration, Direction de santé publique de Montréal.

²⁶ Si nous consultons les rapports annuels de gestion de l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal publiés entre les années 2005 et 2015, année de la dissolution de l'Agence, on décrit les services des établissements pour favoriser l'accès aux services de santé et aux services sociaux aux différentes communautés culturelles, sans reprendre cette estimation pour des ressources supplémentaires (<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/28194?docref=ULetvWOrbLoD7cGmJ-weGA>)



Pour défaire ce nœud, l'article de Côté et Dubé (2019)²⁷ soulève l'importance du soutien organisationnel à l'intervention clinique en contexte interculturel sans chiffrer cependant ce soutien ni modifier le niveau de l'analyse. Les auteur.e.s insistent sur la mise à jour des compétences interculturelles à tous les niveaux de l'organisation et spécifient que « ce type d'intervention requiert un dispositif opérationnel complexe et suffisamment flexible pour permettre aux intervenants d'ajuster leur plan d'intervention et d'y prévoir le temps et les ressources nécessaires » (Côté et Dubé 2019 : 166). À défaut de quoi, il peut se créer un sentiment d'hostilité à la diversité ethnoculturelle qui pourrait entraîner une fatigue de compassion envers la clientèle qui en est issue²⁸.

Ainsi, sans évaluer financièrement le surinvestissement de l'intervention institutionnelle auprès d'une clientèle ethnoculturelle, (ce qui peut faire dévier le débat et invalider le propos de l'analyse), Côté et Dubé rendent explicite le surinvestissement individuel, collectif et organisationnel dû aux « incompréhensions et aux tensions » reliées à la complexité de l'intervention auprès d'une clientèle ethnoculturelle « et surtout, d'offrir à l'ensemble de sa clientèle, un service adapté, respectueux des différences et des besoins de chacun » (Idem : 186).

²⁷ Côté, Daniel, et Jessica Dubé (2019). « Fatigue de compassion, fatigue de diversité : l'œuf ou la poule? ». Dans *Periferia* 11, n°3 : 163-87.

²⁸ En 1992, Ghislaine Roy décrivait, à titre de « professionnelle-intervenante à l'intérieur d'une organisation bureaucratique de services sociaux, » la complexité d'appréhender la réalité multidimensionnelle d'une pratique interculturelle. (Roy, Ghislaine, 1992. « Devons-nous avoir peur de l'interculturel institutionnalisé? », dans *Nouvelles pratiques sociales* 5, n°2 : 53-64.)





À propos de la table *Interculturel et gouvernance*

Sophie Thibodeau, étudiante à la maîtrise en anthropologie, LABRRI

Pour ses 10 ans, le Laboratoire de recherche en relations interculturelles (LABRRI) a rassemblé ses membres, partenaires et divers contributeurs. Tous ensemble, nous avons cogité sur plusieurs aspects reliés à l'interculturalité (sous tous ses sens), entre autres sur les nœuds reliant interculturel et gouvernance. Deux questions ont orienté la table, l'une adressant l'éléphant de la pièce à l'échelle provinciale, c'est-à-dire le fait que le Québec ne se soit toujours pas muni d'une politique interculturelle, tandis que l'autre ouvre la réflexion sur la possibilité d'élaborer une politique interculturelle qui n'impliquerait pas de hiérarchie entre cultures. Dans leurs présentations, les trois panélistes de cette table, issus des milieux académique, municipal et communautaire, ont formulés des hypothèses en guise de réponse aux questions posées. La diversité de perspectives, de positions et d'éléments de réflexion ont permis de faire ressortir quelques constats et questionnements quant à la relation entre l'interculturel et la gouvernance. Je commenterai ces constats et questionnements.

Le concept d'interculturel, ou d'interculturalité, demeure un terme chargé qui peut être interprété sous plusieurs sens, ce qui rend le processus de définition plus ardu et ce, surtout pour l'internalisation de l'approche interculturelle et de ses différentes couches de profondeurs. D'ailleurs, dans leurs présentations, chacun des panélistes offre des interprétations différentes de l'interculturel, avec des champs d'action variés. Pourtant,

puisque le concept d'interculturel est issu d'une tradition québécoise pluraliste, comme l'a mentionné David Carpentier, son utilisation est justifiable, quoique malgré tout encore floue. Peut-être que son sens devrait être défini, ou revisité. Jessica Lagacé-Banville exprime que la Ville de Montréal s'est positionnée favorablement envers l'interculturel, il y a déjà plusieurs années; pourtant, aucune politique interculturelle n'est en vue, et le plan d'action de la Ville se concentre plutôt sur l'inclusion. Force est de reconnaître qu'en tant que gouvernement de proximité, les municipalités ont d'autres chats à fouetter que d'inventer des politiques qui auraient une portée limitée. Comme quoi les actions parlent plus fort que les mots...

En résonance avec ceci, El Hadji Diaw a formulé une question qui pourrait résumer une préoccupation des instances de gouvernance face à l'approche interculturelle : a-t-on besoin d'avoir une politique interculturelle? Effectivement, si l'interculturel est réellement un état des choses, ou quelque chose à incarner et à pratiquer comme le disait Jessica Lagacé-Banville, en faire une politique publique peut sembler contre intuitif. Et si le pluralisme semble déjà être reconnu, puisque nous parlons d'interculturel, on peut comprendre le questionnement de monsieur Diaw... David Carpentier avance justement qu'il est difficile d'expliquer l'absence d'une politique, plutôt que de justifier sa mise en œuvre. Ce dernier parle aussi de contraintes structurelles, qui font écho aux divers paliers de gouvernance. Par exemple, El Hadji Diaw nomme que « dans l'interculturel, il y a de quoi créer une politique qui, lorsqu'il y aura un changement de régime, sera défaits rapidement parce qu'on a des visions différentes selon de quel bord on se trouve, selon sur quel savoir on s'appuie ». En effet, voici une raison dissuasive de formuler une politique.

Dans cet ordre d'idées, Pierre Anctil a souligné que les différents niveaux de gouvernement, et leurs interprétations respectives de l'interculturalité, contribuent à rendre l'utilisation de l'interculturel encore plus difficile à cerner. D'autant plus, cela constitue une entrave à la communication entre les niveaux de gouvernement, et entre les gouvernements et les citoyens. Ici, j'avance qu'il serait pertinent de mettre en œuvre un



fil conducteur reliant la gouvernance municipale, provinciale et fédérale. Mais est-ce possible? Le contexte manoritaire²⁹ du Québec (interculturaliste, quoique de manière informelle) au sein du Canada (multiculturaliste, officiellement depuis 1971) fait de sorte que l'interculturalisme ne saurait vraisemblablement se décliner similairement au multiculturalisme.

Enfin, les panélistes et les questions posées par l'audience de la table *Interculturel et gouvernance* revenaient à des éléments de réflexion similaires. Peut-être qu'en fait, notre vision de l'interculturel est plus concertée qu'on ne le pense. Je pense que la volonté d'avoir une politique interculturelle vient de la volonté de se donner un cadre de référence commun, pour s'orienter. Mais puisque l'interculturel va au-delà des politiques, comme l'a dit Bob White, est-ce que de faire une politique ne serait pas en vain? Dans tous les cas, tenter de « gouverner l'interculturel » apparaît comme étant une tâche ardue, qui promet de mettre du pain sur la planche pour le LABRRI!

²⁹ Azdouz, Rachida. *Le vivre ensemble n'est pas un rince-bouche*. Édito, 2018.





Conclusions : Constats et projections

Maude Arsenault, Isabelle Comtois, et Anthony Grégoire

Règle générale, il semble y avoir ambivalence sur la possibilité de sortir l'interculturel du « culturel » dépendamment des vécus, des perceptions et des définitions de l'interculturel. De façon consensuelle, l'interculturel est, par définition, culturel, et demande une analyse à partir d'une positionnalité. Il semble aussi y avoir une tendance à vouloir distinguer une personne et son comportement de la culture qu'il pourrait représenter. Dans cette optique, les actions d'un individu (culturel) ne doivent en aucun cas alimenter les préjugés envers son groupe. Il y a en effet des enjeux d'échelles (individuelle, groupale, sociétale, etc.) très importants dans l'évaluation du culturel et de la culture dans la rencontre interculturelle. C'est toutefois à partir de cette première remarque que la possibilité de sortir l'interculturel du « culturel » est considérée : la distinction de l'individu de sa culture, même si impossible, tend à orienter les observations sur d'autres éléments d'analyse qui, eux, s'ils sont « culturels », ne s'y réfèrent pas nécessairement, notamment les rapports et les enjeux de pouvoir(s).

En outre, faisant régulièrement l'objet de critiques quant à son incapacité à tenir compte des enjeux de pouvoir, de discrimination et de racisme, l'interculturel est alors souvent mis en comparaison avec l'approche anti-discrimination ou antiraciste. Certain.e.s les voient

tels deux courants qui entretiennent certaines relations : pour certain.e.s, ils s'opposent, alors que d'autres les perçoivent comme des courants complémentaires se nourrissant mutuellement ou encore s'inscrivant dans un processus misant d'abord sur l'anti-discrimination pour permettre ensuite le dialogue. Dans une perspective de justice sociale, l'interculturel impliquerait, d'une part, que les personnes en situation d'iniquité ou de discrimination puissent participer non seulement à la société, mais également à la réflexion sur la pensée interculturelle. D'autre part, l'interculturel impliquerait aussi que les personnes dites de la société d'accueil soient concernées par les enjeux interculturels et de discrimination. La mobilisation des deux approches permet d'identifier si une situation relève de l'ordre de la discrimination, du harcèlement discriminatoire, du racisme tel que défini par la Charte des droits et libertés de la personne du Québec, d'un incident, d'un crime haineux tel que défini par le code criminel, ou d'une situation dans laquelle deux individus se retrouvent en interaction et portent des actions conséquentes. Ainsi, l'interculturel est aujourd'hui inextricablement lié aux enjeux de société : que ce soit sur les questions environnementales, de santé ou d'inégalité dans la distribution des richesses, la question interculturelle fait toujours partie des facteurs à considérer, sans oublier les questions de vulnérabilité et de résilience qui font partie de ces concepts qui permettent d'étudier le croisement des enjeux sociétaux et interculturels de manière systémique.

En tant que modèle d'intégration de la diversité ethnoculturelle, l'interculturalisme n'a jamais fait l'objet de politique officielle au Québec équivalente au multiculturalisme canadien. Le contexte multiculturaliste constituerait même un obstacle à son épanouissement. Force est de constater que la conception de l'interculturalisme ne fait l'objet d'aucun consensus chez les acteurs sociaux et politiques. Si ces derniers n'ont pas attendu une politique formelle pour instaurer des programmes et des pratiques interculturelles, certains se questionnent désormais sur la pertinence de se doter d'une politique officielle sur l'interculturalisme au Québec. Certains évoquent aussi qu'un modèle reposant sur une approche inclusive serait plus adéquate pour tenir compte d'une conception de l'interculturel tenant compte des différentes diversités, ainsi que des enjeux liés aux rapprochement interculturel et à la lutte antiraciste. Pour d'autres, l'absence de



définition au niveau provincial permettrait de créer une positionnalité et un leadership encore plus fort et encore plus grand en alliant interculturel et antiracisme à partir d'une réalité montréalaise et à partir d'une perspective municipale. Pour les acteurs de terrain, notamment ceux qui travaillent dans les instances gouvernementales, l'interculturel est un concept qui bouge et qui continuera de bouger. Ce « flou » peut parfois être source de confusion, mais il peut aussi être source d'initiatives fructueuses en permettant d'introduire les fondements de l'interculturel, tout en jouant avec un vocabulaire diversifié et plus consensuel (inclusion, culture commune, vivre-ensemble, lien social, cohésion, communauté inclusive, dialogue).

L'interculturel est un concept qui évolue aussi au niveau théorique puisqu'il explique des phénomènes sociaux qui changent constamment. Ainsi, le concept s'adapte aux enjeux contemporains et évolue avec les réflexions émergentes et les nouvelles revendications. L'interculturel a une longue histoire et il faut se rappeler les nombreux outils qu'on lui doit, notamment pour réduire les rapports inégalitaires et améliorer le vivre-ensemble, dont la centration qui aident beaucoup à se situer et à faire comprendre les messages aux différents interlocuteurs. Bien sûr, l'interculturel devra continuer à évoluer et il faut qu'il entame le travail nécessaire vers l'antiracisme qui rencontre encore d'importantes résistances dans les institutions. Les discussions ayant eu lieu lors de l'événement mettent aussi en lumière la nécessité d'observer l'interculturel depuis nos expériences et nos bagages personnels respectifs. En effet, la visée de l'organisme pour lequel un individu travail ou la posture adoptée dans le cadre de sa formation influencent nécessairement son analyse d'une situation interculturelle. Ceci devrait inciter à une analyse intersectionnelle et systémique de l'interculturel afin de mieux cerner les comportements qui relèvent d'une enculturation et/ou de socialisations différentes.

Aussi, la nécessité d'une approche beaucoup plus réflexive et critique de l'interculturel, notamment sur ses traditions et ses préjugés tel que le proposent particulièrement les herméneutes Jürgen Habermas, Hans-Georg Gadamer et Paul Ricoeur, est une piste prometteuse pour la consolidation d'une approche interculturelle critique. En effet, un



interculturel critique devrait passer par un discours qui tienne compte, d'une part, de l'inconfort des acteurs en situation de rencontre et de leur capacité à faire un retour sur soi – ce que l'on appelle faire la « centration » – et d'autre part, de mettre de l'avant une vraie analyse des dynamiques de pouvoir. C'est par le développement de formations sur les compétences interculturelles qui miseraient aussi sur les obstacles au dialogue interculturel que cet interculturel critique serait possible.

Nous croyons que l'interculturel est une avenue prometteuse pour la cohésion sociale et le vivre-ensemble dans nos sociétés en constantes mutations. Ceci dit, on se doit plus que jamais de dépasser une conception inter-ethnique de l'interculturel qui doit aussi être considéré comme une approche générale de la communication entre acteurs appartenant à un ou plusieurs groupes. Ceci implique de reconnaître la diversité des expériences et des traditions, tout comme de nos multiples appartenances (genre, orientation sexuelle, âge, localisation géographique, etc.). Il s'agit d'une étape importante pour le futur d'un interculturel auto-critique dont l'objectif de justice sociale puisse s'ancrer plus concrètement dans les dynamiques de pouvoir. Cet auto-critique passe également par la reconnaissance que certaines expériences et traditions offrent une position plus privilégiée dans les sociétés qui obstruent parfois la reconnaissance de l'Autre. C'est pour cela que l'interculturel doit demeurer un outil permettant de comprendre cet Autre, mais également les traditions qui perpétuent les inégalités sociales de nos sociétés.

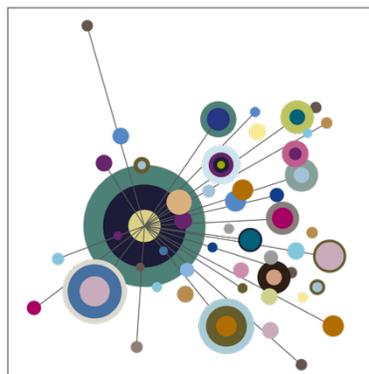
Finalement, l'interculturel doit rappeler que dans une société pluraliste, il est important de bâtir autour de valeurs communes, tout en rappelant que ces valeurs peuvent et sont conçues de différentes façons. Il faut trouver le moyen de conjuguer ensemble ce « commun », ce projet de société, et la différence, permettant ainsi à tous les citoyens de trouver leur vie bonne.



10^e anniversaire du LABRRI Actes de colloque

Sous la direction de

Anthony Grégoire
Maude Arsenault
Et Isabelle Comtois



LABRRI
LABORATOIRE DE RECHERCHE EN RELATIONS INTERCULTURELLES